

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1853.

(Cinquième article.)

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — LES PEINTRES
ÉTRANGERS. — SCULPTURE. — MUSÉE CHINOIS.

On entre à ce palais, où sont réunies les richesses artistiques de vingt peuples, avec la confiance que l'on va trouver là les plus imprévus contrastes. C'est l'impression inverse qu'on reçoit au parcours de ces galeries, et que l'on emporte en sortant. Il y a plus de différences entre tel et tel peintre de chez nous qu'entre l'école française (si l'on peut donner ce nom à la collection de nos artistes) et ses nombreuses rivales. Depuis plusieurs siècles, l'Europe ne fait, pour les costumes et les mœurs des hautes classes, qu'une seule nation; mais on dirait que le niveau d'uniformité s'étend aujourd'hui à tout, puisque le voilà qui s'attaque à celles des productions qui comportent le plus d'initiative personnelle, par conséquent de variété. Il faut toutefois mettre à part de cette observation les envois anglais, qui se font distinguer par une originalité vraiment *genuine*. Les Anglais doivent à leur position insulaire de s'être peu confondus avec le reste du monde, et d'avoir conservé, presque en toutes choses, une forte saveur de terroir. C'est ce qui arrive notamment à leurs produits d'art, et l'œil le moins expert discernerait bien vite, en l'absence de toute indication ou la galerie anglaise de celles de tous les autres pays.

Ce n'est point un compliment sans mélange que nous entendons faire là à nos alliés et voisins; car, ce qu'on distingue tout d'abord dans leurs peintures, c'est une grande recherche de la plaisanterie, à laquelle ils inclinent volontiers, la palette en main. Le pinceau, malgré ses ressources infinies, n'a pas pour mission spéciale de faire rire, et rend moins bien que le crayon le sentiment de la gaieté. Avec de l'esprit, on peut mettre sans doute une bonne facétie sur la toile; mais il est infiniment rare que ce ne soit pas aux dépens de la valeur pittoresque, qui est, comme toute, la capitale et l'importante d'un tableau. Le grand Hogarth, de qui procèdent plus ou moins les peintres de genre anglais, fut beaucoup plus penseur et moraliste que peintre, et la gravure non-seulement ne lui enlève rien, mais ajoute même souvent à l'effet de sa conception, qu'elle replace ainsi sous son jour propre, dans la forme et les allures qui lui conviennent le mieux. C'est, du reste, une remarque qui s'appliquera à beaucoup des peintures anglaises contemporaines qu'a popularisées la gravure, très-prestigieuse

sous la main de nos amis d'outre-Manche, et devant lesquelles on éprouve une sorte de déception. Cela tient à ce que le simple dessin sied mieux à de certains sujets que le grand art de la peinture.

L'élévation poétique est ce qui manque le plus à la peinture de nos voisins, quoiqu'elle ne manque pas à leur littérature. Il y a à cela plus d'une cause. Leur instinct particulier, leur goût prononcé du *home* (chez soi) les portent de préférence à la représentation des scènes familières et des choses intimes, à ce qu'on nomme tableaux *de genre*. Puis ils n'ont d'ailleurs guère occasion d'aborder la grande peinture historique. Leur culte ne permet pas la décoration pittoresque des temples, et l'État ne fait pas chez eux, comme chez nous, de grandes commandes pour des collections ou des monuments publics. Ce sont les particuliers qui seuls font vivre l'art en Angleterre, et les dimensions des habitations privées ne comportent pas de grandes toiles. Il n'y a donc pas de grands tableaux à l'Exposition anglaise, et j'ajouterai qu'à de fort rares exceptions près, il ne s'y trouve pas non plus de grands sujets.

Est-ce à dire que la vie intime n'ait pas sa poésie propre? Non sans doute, mais, pour la dégager, pour la rendre sensible, visible, il en faut une très-forte dose chez l'artiste, et l'on tombe souvent dans le trivial en poursuivant le naturel, ou dans la mignardise et l'affectation en cherchant l'esprit et la grâce. Il n'y a pas chez les Anglais le réalisme puissant des maîtres hollandais, qui pallie la prose du sujet à force de naïveté, de vérité et de couleur. On peut malheureusement se montrer maniéré dans la reproduction des choses le plus terre à terre; l'écueil est même grand, et les peintres anglais ne s'en préservent pas toujours.

Ils aiment surtout à représenter des scènes ou des types tirés de leurs grands auteurs, Shakspeare, Walter Scott, Goldsmith, etc., et quelquefois ils s'abandonnent au fantastique. *La dispute d'Obéron et de Titania*, de M. Paton, est de ce nombre; mais ce tableau n'est pas heureux, bien que curieusement et patiemment composé. La couleur, dans cette bizarre composition, est blafarde, choquante, et, pour tout dire, impossible.

M. Leslie a traité plusieurs de ces sujets littéraires et épisodiques qu'abordent volontiers les peintres anglais en s'inspirant des grands écrivains dont le Royaume-Uni est à bon droit fier; il a même élargi ce champ-

là ; car il a emprunté à Cervantes le thème d'un de ses tableaux : c'est un *Sancho Pança aux genoux de la duchesse*, peinture fine, lumineuse, mais d'où la naïveté est absente, et avec elle le comique ; toute la scène a une allure théâtrale ; le bon Sancho lui-même ne semble pas se prendre très au sérieux ; on dirait voir en lui, comme en la belle duchesse, un excellent acteur, mais enfin un acteur.

Il y a plus d'ingénuité dans la scène tirée de l'admirable *Vicaire de Wakefield*, qu'a peinte M. Leslie : c'est celle où le perfide et dépravé Squire Thornhill introduit dans la maison de l'innocence et de la paix, qu'il va troubler, deux femmes de Londres plus qu'équivoques, qu'il présente comme deux ladies du haut monde. Toute la famille ébahie s'empresse autour d'elles et du jeune Landlord ; mais M. Burchell, le vrai et digne ami de la famille, le riche et généreux protecteur, déguisé sous un dehors humble, tourne le dos obstinément à cette aristocratie frelatée, et, à chaque sot propos que tiennent les belles dames, se contente de dire : *Fudge!* (ce qui, en bon anglais, représente à peu près l'équivalent du mot : *blague!*) Cette conduite scandalise fort l'honnête famille, qui ne peut absolument rien comprendre à cet acte de grossièreté incongrue. Ce personnage si important est malheureusement trop effacé dans le tableau, et, sans l'explication, on le prendrait tout uniment pour un comparse qui se chauffe. Je préfère à ces deux tableaux la petite scène tirée de *Tristram Shandy* : l'entretien de l'Oncle Toby et la veuve Wadman, toile d'une couleur charmante, et où les personnages sont très-exactement ce qu'on les imagine après avoir lu les ravissantes pages de Sterne.

M. Frith a traité aussi avec beaucoup de bonheur, et en digne rival de M. Leslie, une scène tirée du *Good-natured man*, de Goldsmith, une autre empruntée à notre *Bourgeois Gentilhomme* (M. Jourdain aux pieds de la belle Dorimène), et enfin un trait fort connu de la vie de Pope, la cour malheureuse qu'il fit à lady Montague, l'auteur des fameuses lettres, qui se moque de lui avec un rire si franc que l'on conçoit trop bien le désappointement et même la rage du poète. On pressent, à sa figure bouleversée et grimaçante, qu'il justifiera bientôt le nom de *Guépe de Twickenham* que la belle lady lui dut infliger, et l'on comprend aussi, en voyant celle-ci, la flatteuse exclamation des femmes du harem d'Andrinople : *Guizuel! pek guizuel!* (charmante! tout à fait charmante!) Ce tableau fait beaucoup d'honneur à M. Frith, et nous l'aimons infiniment.

Pittoresquement parlant, les animaux ont un grand avantage sur l'homme : ils ne sont jamais ridicules ; ils ne sont jamais affectés, et ces pauvres êtres rachètent la bassesse de leur condition en se montrant du moins, et toujours simplement, tels que le bon Dieu les a faits. On conçoit qu'ils soient très-chers à l'Angleterre, sol classique des belles races en tous genres. La grande célébrité de M. Landseer, ou plutôt de sir E. Landseer, s'explique à la fois par cette prédilection et par le talent de l'artiste. Qui, parmi nous, ne le connaît déjà par les belles *aqua-tintes*, où se popularise et se traduit son œuvre? Ce peintre si distingué a envoyé neuf toiles à l'Exposition, toutes dignes d'une attention et d'un intérêt hors ligne. Celles qu'on a le plus distinguées généralement sont : le petit tableau des *Singes brésiliens*, propriété de la reine Victoria, les *Chiens au coin du feu*, et les *Animaux à la forge*.

Ce dernier tableau, surtout, est d'un charme, d'un brillant et d'un sentiment adorables. Le cheval bai-cerise, que le maréchal est en train de forger, attire d'abord l'œil : ce n'est que justice rendue au personnage principal de cette scène familière. Mais le moyen de refuser un regard sympathique, et même attendri, à ce jeune ânon qui attend si honnêtement, près de la porte, et si modestement son tour, et à ce chien maigre, en faction, qui suit toute l'opération avec tant de sollicitude et happe au passage dans sa gueule affamée les parcelles de corne que fait voler çà et là le laborieux forgeron, et qu'il prend (le chien) pour autant de reliefs offerts à son vaste appétit? Cette scène est charmante, elle impressionne, comme une fable de la Fontaine. Quel plus grand éloge pourrions-nous faire du talent de l'illustre sir E. Landseer?

M. Cooper et M. Lance ont suivi, dans la même voie, à distance convenable, mais avec un vrai mérite, le chef d'école zoologique et passionnelle, M. Landseer. L'un a peint de très-belles vaches et les prairies de Windsor ; l'autre, sous ces singuliers titres : *Rouge et noir, la vie et la mort*, a représenté un homard (non cru) dans la marmite qui l'a cuit, et une exposition de divers poissons et autres aquatiques, les uns frétilant, les autres pâmés, expirants et prêts à frire. On n'est pas plus philosophique !

M. Mulready est un peintre qui, non moins célèbre que les deux précédents, leur est peut-être supérieur. En effet, il n'a pas de spécialité : il est universel, comme les grands artistes, et des huit ou dix tableaux fort remarquables qu'il a envoyés à Paris, aucun ne ressemble au voisin ni par le sujet ni même par le faire. Il est peintre de genre dans le *Loup et l'Agneau* (fable spirituellement traduite par la lutte de deux gamins d'inégale force et d'inégale méchanceté), dans le *Choix de la robe de nocces* (sujet emprunté au début du *Vicaire de Wakefield*), dans le *But*, dont la cible n'est autre qu'une large bouche, grande ouverte pour recevoir les rouges cerises qu'on y lance, et dans une ou deux autres toiles ; il est paysagiste éminent dans la peinture du *Parc de Blackheath*, et moraliste dans l'*Entrée de la Vie*, principe de générosité et exemple d'aumône à donner au cœur de l'enfant pour qu'ils s'y gravent à jamais. J'ajouterai qu'il égale presque les plus grands Flamands dans le *Canon*, pièce d'artillerie enfantine à laquelle une assemblée de marmots se dispose à mettre le feu, au milieu d'une cuisine tout encombrée de légumes de la plus haute ressemblance. Ce dernier tableau, si simple de sujet, est traité avec une telle perfection de touche qu'il fait sensation à l'Exposition. On voit combien la part de M. Mulready y est grande, et à quel point cet artiste, connu de nous jusqu'ici seulement par la gravure, se montre digne de sa très-grande renommée.

La *Célébration de la fête de Noël, au bon vieux temps, dans le manoir du baron*, par M. Maclise, est encore un tableau très-extraordinaire. Il est aussi impossible de ne le pas regarder et de n'en être pas frappé qu'il est difficile de n'être pas extrêmement choqué de la fausseté de la couleur. Rien n'est plus baroque ; mais rien, en revanche, n'est plus mouvementé ni plus divertissant. Les centaines de personnages entassés dans cette toile de dimension moyenne accusent une force de composition peu commune. Quel brio ! et quelle fougue de liesse anime ces gens-là ! Si le bon vieux temps ne nous apparaissait jamais que sous ces dehors, on pourrait regretter de n'être point

né cinq ou six siècles plus tôt; mais, malheureusement et heureusement pour nous, la médaille a plus d'un revers, et si le bon seigneur laissait paternellement s'égaudir, au grand jour de *Christmas*, ses féaux et amés vassaux, leur faisant servir à longs flots la bière avec le monstrueux roastbeef et le jambon enguirlandé, ce fatidique jour avait une foule de lendemains qui se traduisaient par corvées, tailles et pressurages de tout genre. Félicitons-nous donc, malgré cette plantureuse abondance mise sous nos yeux par M. MacIise, et malgré notre disette relative, d'être ce que nous sommes, et ne regrettons ni les hauts et fiers barons ni leurs largesses éphémères.

Il faut encore citer, dans cette nomenclature nécessairement si incomplète, des animaux fort réussis; et notamment la toile dramatique qui a pour titre : *le Tueur de Loups*, par M. Ansdell, rival distingué de sir E. Landseer; une *Bataille* (dans l'Inde), sujet rarement abordé par un pinceau anglais, due à M. Armitage; *le Canon du soir*, belle marine de M. Danby, autre célébrité anglaise qui tend à devenir universelle; *les Pèlerins en vue de Rome*, chaude peinture de sir Eastlake, président de l'Académie royale de Londres; *le Rendez-vous de chasse d'Ascott*, par M. Grant, où figurent les équipages de la reine, et où brille, en une suite de portraits, l'opulente aristocratie anglaise; *le Jugement de lord William Russell* (1683), assez bonne peinture historique de sir George Hayter; *les Moutons égarés*, et la scène tirée de *Mesure pour Mesure* (l'entrevue de Claudio et d'Isabella dans la prison), par M. Hunt; de fort beaux paysages de M. Linnell; un *Baptême presbytérien*, de M. Phillip; les tableaux de genre de M. Webster, et une toile de M. Ward qu'il serait injuste d'omettre, car le sujet en est puisé dans nos annales; c'est la *Famille royale* (de Louis XVI) au Temple, tableau touchant, bien peint, où la figure de la reine est empreinte d'un tragique désespoir qui contraste douloureusement avec le placide sommeil de Louis XVI.

L'Exposition anglaise, la plus nombreuse et au total la plus remarquable après celle de la France, représente un art qui se cherche encore; elle se caractérise par l'esprit d'individualité si fortement empreint dans la nation anglaise, et poussé ici en tous sens sans grand souci de tradition ni d'école. De là l'originalité de la peinture anglaise; mais de là aussi, ses bizarreries, et ses écarts. Il faut remercier l'aristocratie britannique, qui, à commencer par la reine et le prince Albert, s'est héroïquement séparée de ses toiles de prédilection pour nous laisser le loisir de les admirer à Paris. Il faut aussi louer l'excellente coutume anglaise qui devrait bien prévaloir dans nos galeries publiques : celle d'inscrire au bas du cadre et le nom de l'artiste, et le sujet du tableau.

Passons en Allemagne maintenant, et disons adieu à cette diaphanéité mignarde de tons qui, si elle a l'avantage de rendre au naturel les visages blancs et roses des jeunes *misses* ou *ladies*, a le grave inconvénient de faire ressembler les tableaux à l'huile à des peintures sur porcelaine.

En Allemagne, rien de semblable; le coloris est plus souvent lourd que transparent. S'il y a presque toujours de l'élévation dans l'idée, l'expression est souvent incertaine, la composition froide. L'art allemand est, comme l'Allemagne elle-même, *spiritualiste*, c'est-à-dire qu'il se préoccupe de la pensée avant tout, ce qui est une noble tendance; mais il ne faudrait pas

que ce fût aux dépens de l'exécution artistique que bon nombre de peintres germaniques, et des plus éminents, affectent de mépriser.

Il convient, tout d'abord, de dire qu'il n'y a pas de ligne de démarcation tranchée à établir, sous le point de vue pittoresque, entre les divers États de la confédération germanique. Sauf la Prusse et la Bavière qui marchent en tête de la *patrie allemande*, les écoles d'au delà du Rhin se confondent, si l'on peut donner le nom d'écoles à de simples réunions de peintres que séparent seulement les limites et les appellations géographiques. L'œil le plus fin distinguerait difficilement les œuvres d'art de l'Autriche de celles du Wurtemberg, de Bade ou de la Hesse, et le plus grand nombre de celles même qui figurent dans les travées bavaïsoises ou prussiennes n'échappent point à cette uniformité. A tout prendre, l'exposition allemande, dans son ensemble, diffère beaucoup moins de celle de la France que l'exposition anglaise. Beaucoup de ces peintures ultra-rhénales pourraient très-bien passer pour des productions de Paris, en ce qui est des procédés matériels, mais moins la grâce, le feu, et l'entrain qui sont décidément notre attribut distinctif.

Il faut chercher la grandeur et le cachet particulier de l'école allemande actuelle dans les nombreuses et importantes fresques qui décorent les monuments et les palais de Berlin, de Dusseldorf, de Munich (les trois centres artistiques de l'Allemagne), et dont nous ne pouvons juger ici que sur quelques cartons (1) envoyés par MM. Cornélius et Kaulbach.

C'est au commencement de ce siècle que le goût de la fresque fut adopté à Rome par un certain nombre d'artistes germaniques des plus distingués, à la tête desquels se plaça Overbeck, et qui se constituèrent en petite église néochrétienne de penseurs. Son chef même, l'illustre Overbeck, voyant entre son art et sa religion une anomalie, une dispareté qui contrariait à la fois son sentiment et sa tendance idéaliste, abjura le protestantisme, et la pléiade qui l'entourait suivit son exemple.

La fresque devait plaire aux Allemands, parce qu'elle répondait à leur façon spéciale de concevoir le beau dans l'art. La fresque, telle que les peintres italiens du seizième siècle l'ont si magnifiquement pratiquée, telle que la décrit Molière dans sa belle épître à Mignard sur les peintures décoratives du Val-de-Grâce, est un art grandiose qui ne comporte pas les subtilités d'exécution, ni les artifices de couleur de la peinture vulgaire, subtilités et artifices auxquels nous avons déjà vu que les artistes allemands sont peu enclins et peu propres. L'idée s'y traduit en lignes arrêtées et en contours sévères. C'est ce qui séduisit cette classe d'artistes, tous savants et profonds, cherchant une voie élevée, et dédaignant ce qu'on appelle le *métier*. Il en est même qui se firent une gloire de leur gaucherie; mais c'était là l'excès qu'il est si difficile et si peu commun d'éviter en tout, système ou doctrine.

M. Cornélius, le chef souverain de l'école allemande actuelle, qu'il dirige depuis plus de trente ans, ne

(1) On appelle cartons les esquisses la plupart du temps dessinées au fusin, à la sanguine ou au crayon noir, d'après lesquelles le peintre travaille au tableau définitif.

tarda pas à aller rejoindre à Rome Overbeck et ses compagnons.

Ce peintre, qui a aujourd'hui près de soixante-dix ans, débuta par des planches sur *le Faust* de Goethe, que l'Allemagne et Goethe admirèrent beaucoup, et sur *les Nibelungen* (vieilles traditions), ouvrage devenu classique au delà du Rhin, et où les mœurs et les héros des époques chevaleresques trouvèrent enfin une forme typique, poétique, définitive, digne d'eux et de la rêveuse Allemagne. A Rome, il commença à illustrer à fresque, avec ses amis Overbeck et autres, la maison du consul de Prusse, M. Mendelsohn-Bartholdy, protecteur éclairé des arts, et père du célèbre compositeur musical que l'Allemagne regrette, Félix Mendelsohn. Puis ce fut la villa Massini qu'il orna de ses larges et idéalistes peintures; l'Italie renvoya à l'Allemagne l'écho de son nom déjà glorieux; puis, le prince, depuis roi, Louis de Bavière, le manda à Munich pour exécuter les grandes fresques de la nouvelle Glyptothèque. Il fut directeur des Académies de peinture de Dusseldorf et de Munich. Il fit pour la Pinacothèque et pour l'église Saint-Louis de cette dernière ville, avec un succès et un renom croissants, les mêmes grands travaux que pour la Glyptothèque. Ici, il peignit la renaissance de l'art au moyen âge, et là *le Jugement dernier*, dans la conception duquel il sut, après Michel-Ange, être émouvant et terrible; *l'Adoration des Mages*, *le Crucifiement*, etc. En un mot, toute sa vie fut consacrée à la restauration de la grande peinture à fresque, et l'on ne pourrait pas peut-être citer de lui quatre tableaux de chevalet.

L'exposition de cet artiste hors ligne consiste en quelques-uns de ses cartons composés pour la décoration à fresque des portiques du cimetière royal (*Campio-Santo*) de Berlin qu'il exécute en ce moment. Les sujets, au nombre de huit, sont apocalyptiques : la Vision de saint Jean, la Mission des sept anges et des quatre cavaliers, le Cheval pâle, la Chute et la punition de Satan enchaîné par l'Ange fidèle, et la Jérusalem céleste, forment les principaux thèmes de cette composition puissante, violente même jusqu'à une sorte de rudesse et de sauvagerie qui étonne les yeux français et ne satisfait pas même le goût de tous les Allemands. On ne peut décrire, il faut voir ces étranges dessins qui rendent assez bien les tons gris et mélangés de la fresque, et sur lesquels on peut juger par conséquent, à certain degré, la manière de l'artiste. Rien n'est plus intellectuel, plus immatériel, mais en même temps plus terne et moins réjouissant à l'œil, qu'une telle peinture. Du reste, c'est un parti pris chez l'auteur, outre que c'est une des conséquences naturelles du mode d'exécution qu'il a embrassé. C'est le cas de citer le mot que Henri Heine lui a appliqué en le comparant à Rubens, son antipode pittoresque : « Les figures de Cornélius, dit le spirituel auteur des *Reisebilder*, semblent les portraits de personnes qui vont mourir, sous trois jours, d'inanition et de chlorose; et quant aux personnages de Rubens, ils vont mourir aussi, mais par la cause inverse : de pléthore et de coups de sang. » L'illustre Cornélius, artiste éminemment philosophique, a trop peu de ce qu'avait en exubérance le maître d'Anvers : il est trop penseur, pas assez peintre, et il a trop pris au pied de la lettre, le précepte d'Horace : *Ut pictura poesis* : — Que la poésie soit semblable à la peinture. Son utopie correspond à celle de ces écrivains qui veulent transporter le domaine de la palette sous la plume.

En donnant la vie et l'impulsion à l'école bavaroise et prussienne, Cornélius a formé plusieurs élèves de mérite : Stielke, Sturmer, Hermann, et le plus célèbre de tous, Kaulbach, présentement directeur de l'Académie de Munich, connu déjà par la gravure de son beau dessin des *Alliés* de Dusseldorf, qui figure à l'Exposition, avec neuf cartons de fresques exécutées au nouveau musée de Berlin. Le sujet de ces grandes peintures est, comme celui qu'a adopté M. Paul Chenavard, placé dans la salle des sculptures en regard du peintre allemand, une *Histoire symbolique de l'Humanité*. Ce que nous en a envoyé M. Kaulbach comprend seulement l'épisode de *la Tour de Babel* ou de la dispersion des peuples, et quelques figures isolées, historiques ou allégoriques, *Moïse*, *Solon*, *l'Histoire*, *la Légende*, avec quelques portions de frises ou trumeaux.

Cette composition de *la Tour de Babel*, dont il nous serait, on le conçoit, difficile de rendre avec clarté la confusion, passe pour une des meilleures de M. Kaulbach. Elle est, bien entendu, du genre transcendant et métaphysique, qui est l'attribut même de l'école. L'enseignement philosophique qui en ressort paraît être dans la lapidation du malheureux architecte par ses propres ouvriers : dur mais juste châtiment de l'impiété utopique. Le faire y est plus doux, plus harmonieux, plus argenté que sous le crayon fougueux de Cornélius; le style est élevé, l'œuvre est savante, mais ce n'est plus la puissante originalité du chef d'école; M. Kaulbach est un élève, un élève illustre, passé maître à son tour, et si surchargé de commandes qu'il est obligé de confier aux jeunes peintres de son atelier le soin d'exécuter la plupart de ses fresques, d'après ses cartons; mais enfin il n'égale pas son devancier, qui au mérite de l'initiative joint celui d'un rare sentiment poétique et un peu de ce quelque chose qu'on appelle le génie.

La fresque étant, comme nous l'avons déjà dit, le trait saillant, le talent propre de l'art germanique actuel, plus rêveur et plus abstrait que jamais, les peintures sur toile n'ayant au delà du Rhin qu'une nature d'intérêt infiniment moindre, et notre cadre restreint ne nous permettant que les sommités en toutes choses, nous n'avons plus qu'à glaner quelques artistes et quelques œuvres dans le livret de l'Allemagne; ce sera d'abord le regrettable Bégas, mort l'année dernière au moment où il rassemblait l'élite de son œuvre pour nous l'adresser, et dont on a cependant accueilli l'envoi posthume. Cet artiste, élève de Gros, avait eu le malheur de ne pouvoir se décider entre sa patrie de naissance et sa patrie d'éducation, en sorte qu'il parut Allemand chez les Français, et réciproquement, ce qui est un grand malheur : cependant, son mérite est réel; il ressort dans les deux tableaux que nous avons ici de lui : *la Mort d'Abel* et *le Christ prédisant la ruine de Jérusalem*, mais surtout dans un portrait de lui-même, peint par lui-même, plein de couleur et très-vivant... hélas! la cruelle ironie!

A propos de portrait, il faut citer celui de M. Kaulbach (de *la Tour de Babel*), par son homonyme et parent, sans nul doute, M. Frédéric Kaulbach : une belle tête, un beau portrait, un peu solennel peut-être de pose et d'ajustement; mais il ne s'agit point ici du premier venu, et l'on conçoit cette pompe de pinceau appliquée à un homme de la portée et du talent de M. Kaulbach (le modèle.)

Autres portraits : ceux de Félix Mendelsohn, de Jenny Lind, le rossignol suédois que Paris n'a pu mettre en cage, et de la comtesse Rossi (M^{lle} Sontag), morte si prématurément et si malheureusement du choléra, au Mexique, l'an dernier. Le meilleur est celui de Mendelsohn; les autres, celui de Jenny Lind surtout, sont vulgaires.

Il faut citer encore *Jésus et la Samaritaine* de M. Hensel, célèbre professeur berlinois, peintre du roi et décoré de tous les Aigles connus; une *Cène*, de M. Charles Muller; une madone *con bambino*, de M. Ittenbach, dans le goût archaïque du maître de Raphaël; une *Madeleine*, mieux peinte que ne l'est d'ordinaire la peinture allemande, de M. Des Coudres; divers sujets mythologiques agréablement traités de M. Kløber, de l'école berlinoise; deux estimables tableaux historiques de M. Schrader, de Dusseldorf; *la Cour du roi Manfred*, de M. Collischon, de Munich; un bon *Coucher de soleil*, avec accompagnement de *Cerfs se préparant au combat*, de M. Zwen-gauer, également bavarois; un tableau anecdotique et à portraits, dans le goût de ceux de notre Biard, représentant Frédéric II à Sans-Souci, soupant gaiement avec les philosophes Voltaire, d'Argens, Maupertuis, La Mettrie, et luttant contre eux d'esprit dans cette langue française qu'il honorait de ses prédilections, se flattant, lui Prussien, de ne pas savoir dire un traitre mot d'allemand; deux bons portraits d'hommes, de M. Roeting; un *Cortège militaire aux flambeaux*, placé sous la rubrique : *Villes anséatiques*, mais à l'effet duquel on sent bien que l'artiste, M. de Ventadour (nom peu anséatique) a beaucoup étudié son art à l'Opéra, sous l'habile direction de MM. Séchan, Feucheres, Diéterle et Desplechin; de bons petits tableaux, *Desdémone*, *Sérénade*, de M. Bohn, Wurtembergeois; et enfin, trois petites toiles extrêmement remarquées de M. Knaus, du duché de Nassau : un *Campement de bohémiens*; un *Incendie*; une *Matinée au village après une fête rurale*.

Si l'Allemagne représente surtout l'idée dans les beaux-arts, la Hollande et la Belgique continuent de signifier l'habileté de main et le goût des scènes familiales. La grande peinture historique a décidément succombé dans les Pays-Bas, avec les derniers disciples de Rubens, et c'est tout au plus si quelques Flamands, s'élançant de loin sur les traces de M. Paul Delaroche, comme M. Gallait et quelques autres, se sont efforcés de la ressusciter. M. Gallait a, je ne sais pourquoi, fait défaut à l'Exposition actuelle, où son tableau des suppliciés de Hoorn et d'Egmont aurait naturellement produit le même effet qu'à l'avant-dernier salon. Les Belges et les Hollandais se montrent de plus en plus des paysagistes, des peintres d'animaux, d'intérieur et de genre, patients et adroits, sans grand style, mais avec beaucoup d'habileté et quelquefois beaucoup de charme. A l'exception de M. Wappers, membre du jury, presque toutes les célébrités des Pays-Bas ont répondu à l'appel fait par la France.

Ce sont, pour la Hollande, le miniaturiste Hamburger, le paysagiste fameux M. Koekkoek, peintre très-fécond, MM. Kruseman, autres paysagistes distingués; M. Pieneman, bon portraitiste; MM. Meyer et Schotel, qui font d'estimables marines, etc., etc.

La Belgique est plus riche : M. Bossuet, un peintre non encore célèbre, mais qui le sera bientôt, y brille dans toute la force du terme d'un éclat extraordinaire, avec ses paysages d'Espagne, de Séville et de Grenade,

largement peints et pourtant admirablement finis, où le soleil celtibérique joue un rôle prestigieux. Vient ensuite (nous suivons l'ordre alphabétique) M. de Brackeleer, bon peintre de genre; puis M. de Keyser, avec un beau portrait de madame ***, fille de Lablache; puis M. de Winter, d'Anvers, avec de beaux effets de soir. Il y a deux Eeckhout et un Franck, mais qui ne sont pas tout à fait au niveau de leurs illustres devanciers et homonymes. M. Leys s'est signalé par trois tableaux, dont deux tout à fait de premier ordre : *la Promenade loin des murs* (de Faust et de Marguerite) et *le Nouvel an en Flandre*. Il faut mentionner encore M. Portaels, qui sait voir et rendre l'Orient; le fameux peintre d'animaux M. Verboeckhoven, et M. Van Schendel, dont le nom est parlant; car la spécialité de ce peintre, accueilli avec enthousiasme dans toutes les galeries d'au delà de l'Escaut, consiste à rendre merveilleusement des effets de nuit, des marchés hollandais et belges éclairés par des chandelles contenues dans des falots de papiers : cela est prodigieux de rendu; mais, en somme, c'est toujours le même tableau. M. de Wauters, un des rares peintres historiques de la Belgique, a retracé un arrêt de mort prononcé par le duc d'Albe contre un personnage de l'époque, et les apprêts du supplice; mais le duc d'Albe a tant rendu de ces sentences-là que le sujet manque d'intérêt, à moins qu'il ne s'applique à quelqu'un de particulièrement célèbre et populaire, ce qui n'est pas ici le cas.

C'est le Piémont, c'est la Sardaigne, autrefois les derniers classés dans la hiérarchie artistique de la noble Italie, qui, à cette heure, l'emportent et par le nombre et par le mérite des œuvres. Nous y avons remarqué entre autres le talent dramatique de M. Gastaldi (*Parisina* et *le prisonnier de Chillon*), et un bon tableau de bataille (*Bombardement de Venise*) de M. Giacomelli. Il est à regretter que les meilleurs tableaux de cette école nouvelle ne figurent point à l'Exposition universelle. Le roi de Piémont possède une fort belle galerie de peintures modernes des artistes de son pays. Ce sont celles-là surtout qu'il eût été intéressant de voir. Je demandais la cause de cette omission à un membre du parlement piémontais, dernièrement venu : Eh, mon Dieu! je ne sais pas, me dit-il; je suppose que le roi n'y a pas pensé. Cette explication est simple, mais elle est assez vraisemblable.

Parlerons-nous de l'Espagne? le contingent de la patrie de Murillo et de Vélasquez n'est pas non plus très-nombreux. Ce qui nous y a surtout frappé, c'est une collection fort aristocratique de portraits en pied, représentant S. M. la reine Isabelle, le roi son époux, M^{me} la duchesse d'Albe, sœur de l'impératrice des Français, M^{me} la duchesse de Medina-Cœli, ravissante dans le costume national à triple volant de dentelles, et beaucoup d'autres personnages distingués. Le peintre est M. Madrazo, le Dubuffé, ou mieux encore le Winterhalter de l'Espagne.

La Suède, la Norvège et le Danemark, où l'on s'attendait à trouver de grandes originalités, vu l'éloignement et la nature boréale de ces contrées, n'offrent, au contraire, que des peintures, souvent recommandables, mais qu'on pourrait faire et signer rue la Rochefoucauld ou rue Chaptal, sans que nul y trouvât à contredire. On y remarque cependant quelques scènes empruntées aux sites propres de ces pays, quelques effets de neige et de sapins qui sentent leur Nord,

mais qui ne nous émeuvent pas autrement, habitués que nous sommes à de tels hivernages pittoresques par le pinceau suisse de MM. Diday et Calame.

Ceci nous ramène à l'Helvétie, qu'il ne faut certes pas oublier. Les envois de cette République sont relativement considérables. Le *Lac des quatre Cantons*, d'un si sauvage aspect, augmenterait encore la popularité de M. Calame, si cet habile artiste avait besoin d'un tel appoint. Trois tableaux de M. Diday ne restent point inférieurs à la réputation également très-grande de cet émule, et, je crois, élève de Calame. Les scènes d'intérieur suisses ont, comme celles de Suède et de Danemark, de la douceur, de la placidité et de l'onction.

Restent la Turquie, représentée seulement par deux ou trois artistes élevés à Paris, et l'Amérique (États-Unis, Mexique, Pérou). L'originalité fait tout à fait défaut à ces toiles lointaines, où le paysage seul offre çà et là quelque intérêt par son excentricité. Le Mexique et le Pérou n'ont que cinq ou six toiles, et encore la moitié n'a-t-elle de national que le nom de l'artiste, et a-t-elle vu le jour dans les ateliers de Paris. Les États-Unis ont un peu plus largement représentés; mais ce peuple, tout au pratique et à l'usuel de la vie, n'a pas encore d'art bien caractérisé. Cela pourra venir : il possède déjà une littérature distinguée. Cette nation, vaillante, puissante, riche, opiniâtre, est capable de tout, et réserve peut-être à nos neveux de grandes surprises, même artistiques.

Un peu de sculpture, maintenant. C'est comme la muscade : on en a mis partout. Il y en a dans une grande salle spéciale, et dans trois ou quatre petites; il y en a dans les diverses travées, salons et galeries. En Bavière, on voit un grand groupe de M. Kiss : *Saint Georges terrassant le Démon*. En Belgique, se dresse la statue du roi Léopold, par M. Guillaume Geefs, le grand statuaire bruxellois, et qui serait goûté partout. En Allemagne, c'est la statue du grand Lessing, l'auteur d'*Emilia Galotti* et de la régénération littéraire germanique. En Angleterre, il y a de beaux bustes d'hommes d'État, et, entre autres, celui de lord Palmerston, figure fine, hautaine et distinguée, qui répond bien à l'idée que l'on se fait du personnage. Dans la même galerie est une statue assise de la princesse Borghèse, tenant et contemplant dans une sorte de triste et tendre rêverie le médaillon de son glorieux frère, l'empereur Napoléon. Cet ouvrage, de M. Campbell, a de la noblesse et de l'aisance de pose; mais on ne retrouve point dans les traits du modèle cette célèbre beauté que louèrent à l'envi tous les contemporains, et qu'a illustrée Canova. Deux figures charmantes sont l'*Allegra* et la *Penserosa*, de M. Durham. Il y a en Autriche, contiguë à la Grande-Bretagne, pour ce qui est de la statuaire, quelques belles œuvres de provenance italienne, entre autres un *Spartacus*, superbe d'énergie, mais ayant plutôt l'air d'un nègre que d'un Romain qui se révolte. Au même lieu, on remarque deux charmants médaillons sur voire, de M. Schrodler, de Vienne, dont l'un représente madame la comtesse T. de la Pagerie.

Presque tous les sculpteurs français, moins toutefois David d'Angers et M. Clésinger, ont envoyé leur tribut à l'Exposition; mais je ne sais pourquoi leur œuvre collective, attire peu la curiosité et l'intérêt. Rien n'y saisit vivement le regard; on y trouve beau coup de bustes et peu de grands ouvrages. M. Cavalier a envoyé sa statue de la *Vérité*, du salon de 1853, et

M. Etex son groupe si connu de *Cain*; M. Duret, son *Pêcheur napolitain dansant la tarentelle*, et M. Jouffroy, sa charmante *Jeune fille confiant son secret à la déesse antique*, etc., etc.

Il est malheureux que nous soyons contraint de clore cet article au moment où l'on dresse, au Palais des Beaux-Arts, la statue restituée par M. Simart, sur les descriptions de Pausanias, de la *Minerve* du Parthénon, de Phidias. Cet ouvrage si curieux a été commandé à l'artiste par M. le duc de Luynes, le riche et généreux Mécènes, et l'on a mis neuf ans à l'exécuter dans les ateliers de M. Duponchel. La figure est haute de deux mètres cinquante centimètres. Elle tient la lance de sa main gauche, appuyée sur un bouclier qui représente en bas-relief le combat des Centaures et des Lapithes. La tête, les pieds et les mains sont en ivoire, et les vêtements en argent doré de diverses couleurs; les yeux, le collier, les boucles d'oreilles sont en pierres précieuses. Rien que cette statue (que d'abord il s'était agi de placer au Palais de l'Industrie), mérite le voyage aux Beaux-Arts, où elle attirera, et ce n'est pas dommage, un grand surcroît de visiteurs.

L'aquarelle, la gravure, la lithographie, les dessins d'architecture remplissent deux galeries supérieures entièrement désertes, et où ne se hasardent que les personnes du métier. Nous passerons donc tout à fait ces accessoires sous silence, quoiqu'il s'y trouve de belles œuvres. La lutte ne s'y engage d'ailleurs sérieusement qu'entre la France et l'Angleterre, très-capable de nous le disputer pour la perfection de la gravure et surtout les brillantes et solides couleurs de ses aquarelles, domaine dont le roi au delà du détroit est toujours M. Cattermole.

Il nous reste à dire quatre mots de l'exposition chinoise. Vous savez qu'il n'est point de bonne exposition sans Chinois. On n'a eu garde de déroger à cet usage en la présente circonstance, et c'est au Palais des Beaux-Arts qu'on a domicilié cette asiatique exhibition. Lorsque vous prenez sur la gauche du Palais, près de l'escalier qui mène à la galerie supérieure du Sud, vous remarquez d'abord deux bronzes de M. Jules Cordier, un mandarin et sa femme, tous deux extrêmement *nature*; puis vous arrivez à un vrai Chinois, à une porte fermée, et à une pancarte portant : *Musée chinois, prix : 1 franc*.

Demander un supplément de vingt sous à des gens épuisés qui en donneraient bien vingt autres à qui voudrait voir à leur place le reste de l'Exposition, cela est un peu téméraire. Aussi, entre-t-on peu, et l'on remarque, selon l'expression célèbre d'un général de l'ex-garde nationale, *beaucoup d'absents* à ce musée, d'ailleurs parfaitement authentique et rapporté en France par M. de Montigny, notre ancien consul à Ning-Po.

Quant à nous, qui sommes tenu par état à toutes folies et toutes fatigues de ce genre, un si futile obstacle ne nous arrête point, et nous devons dire que, si nous n'avions pas deux ou trois mille tableaux par-dessus la tête, un tel spectacle nous donnerait autant d'agrément que d'instruction.

Ne nous demandez pas le détail de toutes ces fines peintures sur papier de riz, de tous ces tableaux, écrans, éventails, paravents, dont les figures, vêtues d'étoffes réelles avec têtes et mains d'ivoire, représentent au naturel toutes les scènes de la vie intime au bord du fleuve Jaune; de tous ces vases, potiches, émaux cloisonnés, d'une grandeur jusqu'ici inconnue

en Europe, bronzes antiques incrustés, brûle-parfums, magots, vases à larges panses, statuettes bizarres, idoles monstrueuses, dragons dragonnants, lézards, crapauds; meubles curieux et précieux, armes, instruments de musique, etc., etc., qui ornent et composent cette exhibition. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes en pleine Chine, et en Chine pour vingt sous. Le voyage n'est pas cher, et, de plus, vous aurez un Chinois, un vrai Chinois, osseux, jaune et épaté, pour guide: une de ces créatures qui semblaient fabuleuses il y a seulement dix ans, et auxquelles il faut bien croire, aujourd'hui que

nous les voyons de nos yeux, que nous les touchons de nos mains.

C'est par cette petite pièce que nous avons fini, et qu'on fait bien de terminer, si l'on a ce courage et vingt sous de trop, la longue, trop longue revue de l'Exposition des Beaux-Arts, extrêmement intéressante à la fois comme universelle et comme rétrospective, où la France, on peut le dire sans vanité, obtient un succès complet, mais dont l'examen nécessite un véritable travail, et où l'on éprouve comme l'embarras et la lassitude des richesses.

FÉLIX MORNAND.

BIBLIOGRAPHIE.

ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DES FILLES, par madame DE MAINTENON, recueillis et publiés pour la première fois par Th. Lavallée.

(Deuxième article.)

Nous revoilà donc à Saint-Cyr, dans la classe des *Bleues*, et, notre ouvrage à la main, nous allons écouter madame de Maintenon, qui nous parlera sur la *bonne renommée*, et le soin qu'on en doit prendre.

« Je suis persuadée, mes chères enfants, qu'il n'y en a pas une parmi vous qui ne veuille avoir une bonne réputation, car il faudrait être insensée pour ne pas s'en soucier, et je suis sûre que quand vous entendez parler de certaines femmes dont tout le monde dit du bien, vous dites aussitôt en vous-mêmes: « Ah! que je voudrais être comme cela! » Cela est juste et naturel, mais ce n'est pourtant pas le vouloir à la bonne manière si, avec cela, on ne travaille pas à faire tout ce qu'il faut pour établir cette réputation, que saint François de Sales appelle *bonne renommée*. »

Puis elle demanda à mademoiselle de Mauluc ce que c'était que la réputation. Elle répondit que c'est la bonne opinion que le public a d'une personne. Madame de Maintenon ajouta: « Qu'est-ce qu'il faut faire pour mériter une bonne réputation? » La demoiselle dit qu'il fallait se bien conduire en toutes choses, et mademoiselle de Saint-Laurent, à qui madame de Maintenon fit la même question, ajouta: « Et devant tout le monde. — Suffirait-il, reprit madame de Maintenon, d'être estimée d'un certain nombre de personnes choisies, sans s'embarrasser du reste? — Je crois, répondit la demoiselle, que ce ne serait pas assez, et qu'il faut que toutes les personnes qui nous connaissent disent la même chose. — Vous avez raison, dit madame de Maintenon, c'est, en effet, ce qui fait la réputation, et, pour commencer par les personnes importantes, il faudrait que monsieur votre père dit: « Ah! que je suis heureux d'avoir une fille comme la mienne! » Madame votre mère: « Mon Dieu! que ma fille est raisonnable! » Vos autres parents, chez qui vous pouvez être: « Qu'il y a du plaisir à avoir mademoiselle une telle chez soi! » Votre femme de chambre: « Que mademoiselle est

aisée à servir! » Tout de même d'un cordonnier, d'un tailleur, d'une blanchisseuse, d'un domestique, car les domestiques n'ont point d'autre conversation, dès qu'ils sont seuls, que de leurs maîtres et maîtresses, et pour peu qu'il y ait du mal à dire d'eux, il est bientôt divulgué, ainsi que ce qu'ils remarquent en eux. Souvent la réputation dépend plus de ces gens-là que des personnes au-dessus qui ne nous voient pas de si près.

» Je me souviens toujours de ce que me dit un cordonnier qui me chaussait étant jeune. Quand ces gens-là viennent chez vous, ils ont de grands mannequins pleins de souliers à toutes sortes de personnes, et parmi tous ces souliers, il y en a une petite paire qui me plut fort. Je lui demandai à qui elle était. Il me répondit: « C'est à mademoiselle une telle; » je lui demandai: « Comment, vous chaussez une telle? qu'elle est douce et aimable! » Il me répondit: « C'est un vrai petit diable; quand je la vais chausser, et qu'elle ne se trouve pas à sa fantaisie, elle se met en colère et me jette ses souliers à la tête. » Ce cordonnier fit peut-être la même histoire à cent personnes en cette même matinée. Voyez par là que votre réputation dépend souvent des gens dont on se méfie le moins, et c'est pour cela qu'il faut toujours être sur ses gardes avec tout le monde...

» Comptez que vous ne sauriez commencer trop tôt à travailler à vous établir une bonne réputation, et que vous ne devez pas négliger, même dès à présent, l'estime de vos compagnes, parce que les premières impressions sont fortes et ne s'effacent guère, et il est tout simple que si elles remarquent en vous un mauvais naturel, une méchante conduite ou quelque défaut considérable, duquel vous négligerez de vous corriger, l'impression leur en reste toute leur vie.... »

En faisant sentir aux demoiselles de Saint-Cyr les avantages de l'excellente éducation qu'on leur donnait et des soins dont elles étaient entourées, madame de Maintenon ne put s'empêcher de leur parler de l'enfance de Louis XIV; ces curieux détails s'accordent très-bien avec les Mémoires du temps, les récits de madame de Motteville, ceux de Laforêt, valet de chambre du jeune roi, et ils forment un petit tableau historique qui ne manque ni d'intérêt ni de *couleur locale*.

« Le roi, dit-elle, me surprend toujours quand il me parle de son éducation. Ses gouvernantes jouaient,

dit-il, tout le jour, et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine du jeune roi, car vous savez qu'il a régné à trois ans et demi. Il mangeait tout ce qu'il attrapait, sans qu'on fit attention à ce qui pouvait être contraire à sa santé; c'est ce qui l'a accoutumé à tant de dureté sur lui-même. Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur et lui allaient manger dans un coin. Il raconte quelquefois qu'il était le plus souvent avec une paysanne, que sa compagnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des femmes de chambre de la reine; il l'appelait la *reine Marie*, parce qu'ils jouaient ensemble à ce qu'on appelle la *madame*; il lui faisait toujours faire le personnage de la reine, et lui servait de page ou de valet de pied, lui portait la queue, la roulait dans une chaise, on portait le flambeau devant elle. Jugez si la petite reine Marie était capable de lui donner de bons conseils, et si elle pouvait lui être utile en la moindre chose. »

Ces détails, donnés par la vraie reine, sur la reine Marie et le petit roi, jettent sur le majestueux personnage de Louis XIV une naïveté qui n'est pas sans charmes. Elle parlait souvent de la duchesse de Bourgogne, et avec le plus tendre intérêt; un jour, elle la cita aux demoiselles, à propos de la haine qu'on doit porter aux flatteurs.

« J'admire souvent madame la duchesse de Bourgogne, qui est la première princesse du royaume, et sur laquelle naturellement je n'ai nulle autorité : vous ne sauriez comprendre avec quelle docilité, quelle bonne manière et même quelle reconnaissance, elle reçoit les avis que je prends la liberté de lui donner. Mais, bien plus, je la trouvai l'autre jour, assise sur un degré, à la porte de ma chambre, avec Jeanne, qui est une grosse villageoise de bon sens que j'ai chez moi, qui lui disait tous ses défauts, et tout ce qu'elle entendait dire d'elle de désavantageux, à Paris; cette charmante princesse, au lieu de se choquer de la franchise de cette bonne femme, se jeta à son col et l'embrassa plusieurs fois, en disant : « Je te suis bien obligée, Jeanne; je te remercie de tout ce que tu viens de me dire, car je sens bien que c'est par amitié pour moi. » Et toutes les fois qu'elle la voit, non-seulement elle lui fait amitié, mais elle l'embrasse de tout son cœur, quoiqu'elle soit laide, vieille et dégoûtante. »

Que dites-vous de ces deux tableaux d'intérieur, où les classes les plus éloignées de la société sont rapprochées l'une de l'autre par une amitié d'enfance et par l'expérience de la vieillesse, mise au service de cette brillante Adélaïde de Savoie, dont Saint-Simon nous a laissé le délicieux portrait ?

Madame de Maintenon, toute Française par le cœur, et digne compagne d'un roi qui aimait tant la gloire de la France, voulait que ses filles de Saint-Cyr prissent part à tous les événements qui intéressaient la patrie; elle leur permettait de se mêler de politique, pourvu que ce fût par des vœux et des prières, et elle les tenait elle-même au courant de ce qui pouvait les intéresser.

« Madame de Maintenon, ayant appris la bonne nouvelle d'une défaite des ennemis, vint exhorter les demoiselles à en remercier Dieu, et leur dit : « C'est toujours par là qu'il faut commencer quand on reçoit quelques bonnes nouvelles. — Leur premier mouvement, dit madame de Vaudans, a été un cri de joie. — Cela est tout naturel, dit madame de Maintenon, et

je leur saurais mauvais gré de n'y être pas sensibles. Mais pourquoi, mes enfants, cette affaire-ci vous fait-elle tant de plaisir ? Voyons celles d'entre vous qui m'en donneront de bonnes raisons. » Chacune à l'envi en dirent de toutes les façons, comme : Que cela acheminerait à la paix; que c'était autant d'ennemis de moins; que cela relèverait le courage de nos troupes et abattrait celui de nos ennemis; que le peuple en serait soulagé, et plusieurs autres semblables, auxquelles madame de Maintenon répondait de petits mots d'approbation. Enfin, il y en eut une qui dit que ce qui la réjouissait le plus était que cela faisait plaisir au roi et soutenait sa confiance. « Ah ! voilà la première, dit-elle, qui pense au roi; je ne doute pourtant point que les autres ne l'aient fait, mais personne jusqu'ici ne l'a encore dit. Oui, assurément, cela lui fait un très-grand plaisir, et vous devez y prendre part, mes chères enfants, quand même il n'y aurait pas toutes les autres bonnes raisons que vous venez de dire : il est votre roi, votre protecteur, votre fondateur; vous êtes ses filles, et vous manquerez à votre devoir si vous oubliez dans cette occasion la reconnaissance que vous lui devez. »

A cette époque, inspirer de l'amour pour le roi, c'était en inspirer pour la patrie, puisque nos ancêtres voyaient la France dans le roi, et qu'il pouvait interpréter les sentiments de tout un peuple en disant : *L'État, c'est moi !* Mais revenons aux instructions ordinaires de madame de Maintenon. Les élèves lui demandèrent un jour ce que c'est que l'indiscrétion, elle répondit par le portrait suivant :

« Une personne indiscrète fait tout mal à propos, elle entre à contre-temps, elle sort de même : entrer mal à propos, c'est rendre visite à une personne quand elle est en affaires ou qu'elle est avec une autre qui lui est assez intime pour être bien aise de se trouver seule avec elle. On sort à contre-temps quand, après avoir fait cette indiscrétion, on fait sentir à la personne qu'on s'aperçoit qu'elle serait bien aise de se trouver seule avec son amie, et qu'on sort sur-le-champ; c'est l'embarrasser et l'obliger à le défendre. Une personne indiscrète n'entend point ce qu'on veut qu'elle sache, et elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende; parce que, dans le premier cas, au lieu d'écouter ceux qui parlent et d'entrer dans le sujet de la conversation, elle l'interrompt pour dire ce qui lui vient dans l'esprit; elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende dans une conversation dont elle ne devrait pas être, au lieu de se retirer prudemment quand elle voit des personnes qui parlent bas. Rien ne rend si indiscrète que de n'être occupée que de soi. Voici un petit détail des plus communes indiscrétions qu'il faut tâcher d'éviter avec soin, si l'on ne veut être fort désagréable en société :

» Choisir la place la plus commode; prendre ce qu'il y a de meilleur sur la table; interrompre ceux qui parlent; parler trop haut; montrer par quelque air de visage que ce que l'on dit vous fâche, vous ennuit, ou qu'on le trouve trop long; parler de soi, de ses sentiments, de ses aventures, de sa naissance, de sa famille, de ses répugnances, de ses inclinations, de sa santé, de ses maladies, non point que l'on ne puisse faire quelquefois quelques-unes de ces choses-là, mais il faut que cela soit rare; ne pas montrer d'attention à ce qu'on nous dit; parler bas à l'oreille devant quelques personnes à qui l'on doit du respect; parler ou faire du bruit à un spectacle ou à une cérémonie; parler de

quelque défaut devant ceux qui l'ont; parler pour parler, sans qu'il y ait de l'utilité ou du plaisir pour les autres; rire immodérément; se mettre devant le jour de quelqu'un qui travaille; ne pas écouter une lecture où l'on se trouve; ne pas attendre la fin d'une histoire qui nous ennuie; se trop presser de dire ce que l'on vient d'apprendre; montrer qu'on savait ce qu'on veut dire; se servir de ce qui est aux autres, dépenser librement ce qui n'est pas à nous; emprunter trop facilement; garder trop longtemps ce qu'on emprunte; lire les lettres qu'on trouve; répondre trop facilement des autres; agir et parler sans réflexion; parler avec décision; demander à une dame quel âge elle a; regarder

par-dessus l'épaule ce qu'elle lit ou ce qu'elle écrit; rire de ce que l'on n'entend point; rire des façons des étrangers, ou de leur langage quand ils ne parlent pas bien le français, etc. »

Nous abrégeons cette longue quoique utile énumération, car nous ne parlons pas aux demoiselles de Saint-Cyr, et nous aimons à croire que nos lectrices n'ont nul besoin d'une pareille instruction. Mais, quelque parfaites qu'elles soient, le livre que nous venons d'analyser peut leur être utile comme conseil, et leur plaire comme détails curieux de mœurs et de style. Nous le recommandons aux mères et aux institutrices.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

L'ULTIMA COMMUNIONE (1).

Amo, et sovra il cor mio palpito il core
Del mio diletto ed era. — Ah! la tremante
Lingua osa dirlo appena — era il Signore!

Il Signor che di gloria sfavillante
Regna ne' cieli, e sua delizia è pure
Il picciol uom in questa valle errante!

Ed attonite il mirano le pure
Intelligenze scendere ammantato
A questo erede di colpe e sciagure,

Ed il povero verme lacerato
Sanar colle sue mani, e a tutti i mondi
Ridir sua gioia, se da tale è amato.

Io lo vidi per baratri profondi
Movermi incontro e gridar dolcemente :
« Perché cotanto al mio desio t'ascondi ? »

E più e più appressavasi, e ridente
Più e più del suo viso era il fulgore;
E n'arsi, e arderonne eternamente.

Amo, e sovra il cor mio palpito il core
Del mio diletto ed era — ah! si il proclamo
All universo in faccia — era il Signore!

Io lo vidi, il conobbi; ei m'ama, io l'amo!
SILVIO PELLICO.

LA COMMUNION DERNIÈRE.

J'aime, et mon bien-aimé palpito sur mon cœur,
Et ma voix tout émue ose le dire à peine :
Celui qui vint en moi, c'était Dieu le Seigneur !

Celui qui règne au ciel, son éternel domaine,
Et l'emplit de sa gloire, il est le protecteur
De l'homme, pauvre ver qui sur le sol se traîne.

Et les anges l'ont vu, sous un voile caché,
Descendre et doucement guérir par sa tendresse
Cet héritier de mal, de douleur, de péché;

Ils l'ont vu ranimer ce ver que tout oppresse;
Et l'infime mortel, de son Dieu rapproché,
Voudrait faire éclater ses transports d'allégresse.

Vers mon gouffre profond, lui, mon Dieu, descendant,
Me dit avec bonté — je crois encor l'entendre —
« Pourquoi fuir mon amour, ô pécheur imprudent ? »

Et plus il s'approchait, plus je voyais s'étendre
Les rayons enflammés de son visage ardent.
Je brûle et pour toujours, de ce feu doux et tendre.

J'aime, et mon bien-aimé palpito sur mon cœur;
Et devant l'univers tout haut je le proclame :
Celui qui vint en moi, c'était Dieu le Seigneur!

Je le vis, le connus, il m'aime, il a mon âme !
Mlle LOUISE MERCIER.

(1) Silvio Pellico composa ces vers dans sa prison, lorsque, se croyant au moment de mourir, il s'était fait administrer le saint Viatique.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Juillet 18...

Je viens de faire un voyage de huit jours à S..., avec mes enfants; je suis descendue chez Henriette, et j'ai passé avec elle et mon bon Albert des moments

délicieux. Ce qui la rend si particulièrement aimable, c'est une bienveillance candide qui ne peut ni soupçonner le mal, ni le croire; bienveillance simple, universelle, étendue sur tous sans exception, et qui, lorsqu'elle ne peut pas se permettre la louange, est

toujours disposée, du moins, à l'interprétation la plus favorable. Je ne connais pas de plus heureuse disposition d'âme que celle-là, et pour soi et pour les autres, car elle nous rend aimables en nous rendant heureux. Une seule tache dépare cette âme charmante, un seul point noir se fait remarquer dans cette belle fleur. Henriette aime trop le monde : une légèreté passionnée l'entraîne vers des plaisirs incessants ; elle ne sort des soirées et des bals de l'hiver que pour passer aux fêtes de l'été, petits concerts, bals sur la pelouse, parties de campagne, voyages, etc. La faiblesse de sa santé devrait l'éloigner de ces joies tumultueuses, et elle s'y jette avec une ardeur fiévreuse, de sinistre augure. Albert, qui l'aime avec passion, ne sait rien lui refuser : elle est d'ailleurs si aimable et si entraînante, si douce et si absolue, si forte de sa faiblesse même ! Elle a un enfant de quelques mois, frère et beau comme sa mère. L'autre jour elle regardait d'un œil un peu triste mes enfants à moi, qui sont robustes comme des chênes, et frais comme des roses, et elle me dit : « Ils sont si bien portants ! comment les élevais-tu donc quand ils étaient tout petits, petits comme l'est Adolphe aujourd'hui ? — Je faisais ce que tu fais, dis-je ; ils avaient des heures réglées pour les repas, pour le sommeil, on les baignait fréquemment, mais... chère sœur, en les nourrissant je ne veillais pas... je ne dansais pas. »

Elle hocha la tête. « On me répète toujours cela... mais la joie de la mère peut-elle faire mal à l'enfant ? — Non la joie, mais la fatigue, dis-je. — Je ne me fatigue jamais, je danserais, je monterais à cheval pendant une nuit, pendant un jour sans m'arrêter... ce qui m'accable, c'est le repos... Les *diablos bleus* me tourmentent alors, vois-tu, cela me rend triste et sombre... c'est là ce qui doit faire du mal à mon enfant... — Mais quels *diablos bleus* ? lui demandai-je affectueusement. — Que sais-je ? les idées les plus noires. Par exemple : que ma pauvre mère est morte à vingt-six ans... et que je lui ressemble. »

Je l'embrassai tendrement et je lui dis : « Tu vivras, toi ; mais pour vivre heureuse, il faut se bien porter, car tu le sais, madame de Sévigné appelle la santé le *plaisir des autres plaisirs* ; soigne donc ta santé, qui nous est si précieuse à tous. — Mais je me soigne, répondit la belle enfant gâtée. — Pas autant que tu le devrais... on t'a ordonné le repos, et tu veilles, et tu cours... tu devrais, d'après le médecin, porter de la flanelle... » Elle fit une moue. « Ce serait bien me vieillir ; on me jette des siècles sur la tête, quand on parle de long repos et de bonnes petites camisoles de flanelle... pourtant, pourtant, je veux vivre : je suis si heureuse ! Albert est si bon ! mon Adolphe sera si joli ! — Vis pour eux, » lui dis-je tout bas en l'embrassant.

Paroles vaines, conseils inutiles, je le crains bien. Elle a le bonheur, elle cherche le plaisir ; elle veut se distraire à tout prix... se distraire, de quoi ? de la félicité ! Pauvre petite sœur ! elle a été élevée par une bonne grand-mère qui gardait

En sa verte vieillesse
Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse,

et elle ne conçoit pas qu'on puisse exister sans bals et sans fêtes. Je l'aime et la plains de tout mon cœur.

Mon bon mari m'a amenée à S..., et il est venu m'y

chercher. Ce court voyage, avec lui et nos enfants, a été bien heureux ; mais au retour, les contrariétés sont venues au-devant de nous. Éléonore est toujours la même : décidée à ne laisser en paix ni elle-même ni les autres.

AOÛT 18..

Je travaillais ce matin au balcon, cachée derrière les plantes grimpantes qui forment à la fenêtre un rideau de verdure, et je prêtai l'oreille à la voix de mes enfants et de leurs cousins, qui jouaient dans le jardin. Ils étaient très-turbulents, beaucoup plus que je ne l'aurais désiré, quand tout à coup Robert pousse un cri d'effroi. Effrayée à mon tour, j'écartai vivement les climats, et je vis le *crime* commis par mon fils. Au milieu du jardin, sur un petit piédestal, s'élève une charmante coupe de marbre blanc, toujours remplie d'eau, et qui forme comme un bassin où les oiseaux du ciel et nos colombes privées viennent tour à tour se désaltérer. C'est une idée poétique due à l'imagination de mon mari. Or, maître Robert, courant en étourdi, venait de renverser la coupe, elle était brisée en mille morceaux, sans compter que dans sa chute elle avait renversé et cassé un rosier de la Chine, deux pétunias et une touffe de pensées. Robert, consterné, contemplait ces débris ; Antoinette pleurait, et mon fils dit enfin : « Que dira papa ? il m'avait défendu de toucher à cette coupe ! — Et c'est en voulant me jeter de l'eau à la figure, que tu l'as cassée ; bien fait ! s'écria Ferdinand. — Tais-toi, répondit Ernest, moins *braque* et plus rusé que son frère, personne ne nous a vus : Robert dira que ce n'est pas lui, on mettra tout sur le dos de Jean-Louis, le jardinier... on croira qu'il s'est servi de cette eau pour arroser, et qu'en prenant le vase, il l'a cassé. Je le dirai, moi ! — Mais c'est mentir, cela, dit Robert. — Qu'est-ce que cela fait ? c'est un mensonge innocent, qui ne fait de mal à personne, car ton père ne fera pas payer à Jean-Louis la valeur de la coupe, tandis que toi, s'il apprend que tu lui as désobéi, il te privera de la promenade de demain... tu sais ? la promenade au bois de Saint-Méline. — Tu crois ? demanda Robert avec inquiétude. — Tiens ! pardi ! fais ce que je te dis... Vois-tu, il faut toujours croire les grands. — Mais papa aussi est un *grand*, et il dit qu'il ne faut jamais mentir, répondit naïvement Robert. — C'est égal, tu l'écouteras une autre fois... aujourd'hui fais ce que je te conseille. N'est-ce pas, Ferdinand ? »

Ferdinand leva les épaules, et répondit : « Il est sûr que si Robert le dit, il sera puni. — Et nous aussi, ajouta Ernest. — On vous punirait aussi, alors je dirai, je laisserai croire que c'est Jean-Louis. »

Je me mourais d'envie d'embrasser Robert, quoi qu'il fût bien *criminel*, mais, en revanche, j'étais indignée contre Ernest, qui voulait me gâter la bonne nature de mon enfant. J'eus le courage de me taire, jusqu'au retour de mon mari, qui, fatigué de l'audience, vint aussitôt au jardin respirer un peu d'air pur et de fraîches senteurs. J'allai le rejoindre, et à la vue de la coupe brisée, il poussa une exclamation. Les enfants n'étaient pas loin ; ils arrivèrent : Robert, rouge jusqu'aux tempes ; Ernest, l'air froid et attentif ; Ferdinand, insouciant comme de coutume. Éléonore les suivit de près : « Mes enfants, dit Julien, l'un de vous a-t-il touché à ce vase ? — Non, mon oncle, dirent nos deux neveux avec un accord édi-

fiant. — Et toi, Robert ? — Non... papa... — Comment s'est-il cassé cependant ? Vous seuls êtes entrés au jardin. — Jean-Louis est venu ce matin rattacher la vigne, dit Ernest avec aplomb. — Ce ne peut être Jean-Louis... Pourquoi donc aurait-il touché à ma coupe?... — Pour arroser les petites fleurs, papa, dit à voix basse mon pauvre Robert, qu'Ernest venait de stimuler par un discret coup de coude. — Tu crois ? répliqua mon mari en fixant un regard perçant sur son fils. — Oui... papa... » articula faiblement Robert. J'intervins. « Ne mens pas davantage, mon enfant, lui dis-je. Avoue. »

Robert se cacha le visage dans ma robe et se mit à pleurer amèrement. Mon mari le prit par la main, le conduisit vers la maison, et lui dit : « Va dans ta chambre, je te parlerai plus tard. — Ernest, dis-je à mon neveu qui avait pâli, pourquoi donnez-vous de mauvais conseils à ce petit enfant ? J'ai tout entendu, j'étais là... — Ma sœur, s'écria Éléonore d'une voix agitée, apprenez que mes enfants sont incapables de donner de mauvais conseils aux vôtres ; je suis bien surprise que vous vous permettiez une semblable accusation. — Éléonore ! dit mon mari. — Je vous en supplie ! m'écriai-je émue et fort agitée ; ne parlons plus de cela, n'en parlons pas en ce moment. Plus tard, ma chère sœur, nous nous expliquerons, et nous tâcherons, l'une et l'autre, de guider nos enfants le mieux possible. — Vous reculez devant une explication, ce me semble ? » répondit Éléonore. Je ne répliquai rien, et je quittai le jardin. Julien me suivit ; nous causâmes longtemps et à cœur ouvert, et nous avons reconnu que l'intérêt de nos enfants chéris exigeait que nous les séparassions de leurs cousins. Ce sera un sacrifice d'argent à faire, voilà tout.

Août 18...

Julien a causé avec sa sœur, et lui a fait agréer nos propositions. Il est décidé qu'à la fin des vacances Ernest et Ferdinand seront placés, internes, au collège. L'âme innocente de mes pauvres enfants ne sera pas empoisonnée par de mauvais conseils, mais pourtant je me promets bien de veiller sur mes neveux, sur leur bien-être et sur leur éducation, comme si je n'avais eu qu'à me louer de leur séjour parmi nous.

Septembre 18...

Nous faisons le trousseau des petits exilés. Mon frère revient habiter notre ville ; c'est une grande joie pour moi et pour Julien, qui l'aime sincèrement, ainsi que son Henriette.

Octobre 18...

Les collégiens sont partis assez gais, et nous ont laissés fort tristes. Je prends part au chagrin d'Éléonore, mais j'espère qu'avant peu, de meilleurs jours se lèveront pour elle. Les affaires de son mari prospèrent, ses fils s'élèveront ; elle aura au moins, après tant de peines, une belle arrière-saison, l'été de la Sainte-Thérèse.

Novembre 18...

J'ai eu bien de la joie de revoir Albert et sa femme ; grande joie aussi pour nos parents. Mais qu'Henriette est changée, et que la menace de mort devient plus évidente sur ce front de vingt ans ! et elle se promet un hiver de fêtes !

Décembre 18...

Nous vivons fort paisibles ; Éléonore est un peu souffrante et se laisse dorloter. Je crois qu'elle commence à comprendre que je l'aime, et qu'un jour elle répondra à l'amitié que j'ai pour elle, pour bien des motifs, et surtout parce qu'elle est la sœur de Julien.

Décembre 18...

Je ne sors presque plus : j'attends la naissance de mon enfant Jésus, et, pour honorer le divin Sauveur enfant, pour attirer ses bénédictions sur l'enfant que je porte, j'emploie tout mon temps et tous mes restes de linge, de laine, etc., à faire des layettes pour les nouveaux nés pauvres. Quelle doit être l'affreuse angoisse des pauvres mères qui, dans cette rude saison, n'ont pas de vêtements pour leurs enfants ! Et nous dépensons tant d'argent pour les nôtres, tant d'argent inutilement employé à acheter des dentelles et des broderies... Triste parure aux yeux de Dieu !

Janvier 18...

Mes deux enfants, mes présents de Noël, Léonce et Marie, sont nés le 25 décembre : heureux augure ! Mais j'ai failli mourir... Comme on m'a soignée, comme on m'a disputée à la mort !... Mon mari, mes parents, Éléonore, tous... O mon Dieu ! je vous remercie, et de la vie, et des seuls biens qui rendent la vie précieuse, la tendresse de ceux que nous aimons. Puissé-je, ô mon Dieu ! consacrer à votre service la vie que vous m'avez rendue, et vous servir selon la mesure de mes forces, avec toute mon intelligence et tout mon cœur.

Février 18...

Je suis sortie beaucoup plutôt que je ne pensais le faire ; mais, hélas ! pour quelle triste cause ! Henriette est malade d'une fluxion de poitrine, et les médecins ne conservent plus d'espoir. Plus d'espoir ! quel mot pour Albert ! Elle, ensevelie dans les rêveries de la fièvre, ne se doute pas de son danger ; pourtant, si elle reprend connaissance, il faudra... ma mère ni moi ne la quittons pas, et j'admire l'énergie que la tendresse et le dévouement ont rendue à maman, si affaiblie depuis quelques années.

Février 18...

Elle est revenue à elle, et Dieu a permis qu'elle comprît son danger. Mais quelle redoutable lumière l'approche de la mort a fait luire dans son esprit, et de quelles terreurs elle est environnée ! Sa jeunesse se débat contre la mort, et fait souffrir à son corps mille tortures, et la foi, réveillée dans sa conscience, la pénétre de crainte, ou la pensée de Dieu qui va juger une vie inutile et frivole... Mais, Seigneur, vous êtes le Dieu miséricordieux, le Dieu mort pour sauver nos âmes, et vous accorderez à cette enfant ou la vie pour gagner le ciel, ou la confiance absolue en vos mérites qui sanctifie la mort. Elle ne mourra pas ainsi, mon Dieu, cela n'est pas possible ; votre bonté ne le permettra pas... Bon Pasteur, vous réchaufferez dans votre sein la brebis égarée. Père tendre, vous recueillerez dans votre maison, vous ferez asseoir à votre table votre pauvre enfant prodigue ! Maître généreux,

vous récompenserez l'ouvrière de la onzième heure, à cause de son repentir et de sa bonne volonté!... Je l'ai vue, je lui ai parlé. Hélas! quel trouble en cette âme! quels regrets amers, quel attachement à la vie, quelle crainte de la mort! Je l'ai rassurée, encouragée; je lui ai rappelé les enseignements qu'avait reçus sa jeunesse; je lui ai dit, je lui ai répété combien Dieu est miséricordieux! « Mais je n'ai rien fait pour lui! dit-elle; pas une bonne œuvre! pas une prière même, dite avec recueillement. — Ma chère sœur, lui dis-je, confie-toi à Jésus-Christ notre bon Sauveur; il offrira pour toi ses mérites, ses souffrances, son sang, sa mort; il priera pour toi; jette-toi avec confiance entre ses bras; *il ne se reculerait pas pour te laisser tomber*; c'est saint Augustin qui a dit cela. — Si je pouvais l'espérer! dit-elle avec ardeur; mais j'ai si peur! — L'espérance, lui répondis-je, n'est-elle pas commandée au chrétien? N'en formes-tu pas les actes tous les jours? »

Cette réflexion parut la frapper; je lui lus quelques courts passages d'un bon livre sur le même sujet; elle se calma, et me dit: « Je vais me confesser: je l'ai toujours fait avec sincérité, mais jamais, jamais avec le repentir que je ressens aujourd'hui... c'est le dernier acte de ma vie peut-être; puisse-t-il être agréable à Dieu! » Le prêtre arriva; il l'entretint longtemps, et quand je la revis, la paix, la confiance, une sérénité admirable remplaçaient les terreurs qui avaient agité son âme. Elle tenait un crucifix entre ses mains, et le regardait avec amour; ses regards ne se détachaient de l'image de son Dieu que pour se diriger, pleins de douceur et de caresse, vers son mari, vers son enfant, vers nous tous qu'elle remplissait de douleur. Elle ne parlait pas et se disposait en silence à la communion en viatique que le prêtre allait lui apporter. Jamais, même en ses jours de fêtes, je ne l'avais vue aussi belle. Une légère teinte de rose anima ses joues lorsque la porte s'ouvrit, et qu'elle vit le ciboire, qui renferme le gage de la vie éternelle. « O mon Dieu, dit-elle, venez; dans la vie ou dans la mort, je suis à vous! »

Cette cérémonie auguste ne fut troublée que par nos pleurs; mais, le dirai-je? une invincible espérance nous soutenait, quoique nous fussions en présence de la mort, quoique nous entendissions les exhortations dernières que l'Eglise adresse à ses enfants sur le point de partir pour d'autres rivages. La Vie était venue vers nous, nous le sentions... après un silencieux entretien avec l'hôte de son cœur, Henriette, de plus en plus calme, inclina la tête et s'endormit paisiblement. Le prêtre la regarda, et dit tout bas à ma mère: « Elle a reçu la visite de celui qui guérit. Elle vivra et racontera les œuvres du Seigneur!... prions!... »

Nous prions toujours, et ce sommeil dure encore, paisible comme celui d'un enfant.

Février 18...

Elle s'est réveillée après six heures de sommeil, calme, sans fièvre, sauvée! Le médecin la déclare tout à fait hors de danger. Mon Dieu! que vous êtes bon! mon Dieu, soyez éternellement béni! Le médecin a dit à Albert: « Elle a subi une forte crise morale qui l'a sauvée. Oui, l'espérance en Dieu est entrée dans son cœur, et avec elle la vie et tous les biens... »

Nous voici plus calmes: Henriette vivra, grâce au ciel, et Dieu, en conservant sa vie, a conservé la vie ou la raison de mon pauvre frère. Elle vivra, et nous respirons tous. Je suis revenue dans ma chère maison et j'ai trouvé qu'Éléonore s'était surpassée, en mon absence, par les soins qu'elle a prodigués à mes enfants et à mon ménage. Elle a besoin d'action et de dévouement; comme Henri IV, elle ne veut pas être offusquée, *elle veut paraître*, mais alors elle paraît sous un très beau jour, et les heures de sacrifices, de travail, de veilles, de labeurs extraordinaires, conviennent mieux à son caractère que la monotonie paisible et journalière, que le *pot-au-feu* quotidien. Je tâche de lui fournir quelques occasions de développer ce que son âme renferme de chaleur et d'énergie, j'évite ce qui pourrait réveiller le *pointilleux* de son humeur, et nous vivons maintenant en bonne intelligence. Comme les patineurs exercés, je connais les endroits où la glace est faible, et je ne me ris-que point de ce côté-là... — Mes petits jumeaux sont charmants; quand on les pose dans le même berceau, deux boutons de rose, éclos sur la même branche, ne se ressemblent pas davantage. C'est le même front blanc, les mêmes sourcils bruns et déliés, comme une ligne tracée au pinceau, les mêmes yeux noirs et humides, la même bouche arrondie et vermeille. Où est Léonce? où est Marie? l'œil de leur mère peut seul les distinguer. Ces deux chers petits font la joie et l'admiration des aînés, et c'est un grand bonheur pour Robert et pour Antoinette de pouvoir bercer leur frère et leur sœur nouveaux-nés. La vie du cœur se développe chez nos enfants: ils nous aiment, et tout en se luttant entre eux, ils s'aiment l'un l'autre. Robert aide volontiers à Antoinette, Antoinette à des soins, des attentions pour Robert. La misère des pauvres les touche; le joli Savoyard aux yeux éloquents qui demande un petit sou, l'enfant pauvre qui n'a pas déjeuné, sont sûrs de les intéresser, et ils viennent alors à moi, en suppliants, afin d'obtenir le sou ou le morceau de pain que l'on sollicite. Je cherche à exciter en eux ce sentiment de compassion, de sympathie pour la souffrance, le plus noble qu'il nous soit donné d'éprouver ici-bas, et à les engager peu à peu à de petits sacrifices, de jouets, de bonbons, en faveur de ceux qui ont fait naître leur pitié. L'âme, dans ses meilleurs sentiments, est comme le corps, elle a besoin d'exercice; il ne faut pas que la tendresse et la charité soient purement spéculatives; il est bon qu'elles se traduisent en actes d'abnégation et de générosité... Que l'enfant fasse l'apprentissage du sacrifice et du dévouement dans la famille, afin que plus tard, il puisse employer au service de son pays, au service des malheureux, la force qu'il aura acquise.

Avril 18...

Henriette se rétablit rapidement; elle renaît au souffle parfumé des premiers beaux jours, et elle jouit avec délices de la vie et du printemps, mais le sérieux est au fond de son âme; il y est pour toujours. Ma petite Marie paraît un peu souffrante, j'espère que ce n'est que l'influence de la belle saison...

Avril 18...

Je suis inquiète de Marie, et Julien, dont le sang-

froid et la raison me rassurent d'ordinaire, semble aussi préoccupé que moi. Le médecin ne me rassure pas...

Avril 18...

Vous voulez donc, grand Dieu, ce sacrifice ? L'enfant que vous m'avez donné, vous voulez me la reprendre pour la placer au ciel, parmi vos anges. Elle est là, dans son berceau, accablée de fièvre et d'angoisse ; ses yeux, ses beaux yeux se tournent vers moi et m'implorant, comme si je pouvais la soulager, comme si je pouvais la sauver ! O Marie ! si le sang d'une mère pouvait sauver l'enfant, ne serais-tu pas sûre de vivre ! Mon Dieu ! vous qui tenez la vie et la mort entre vos mains, vous pouvez me la rendre !... Seigneur, que faut-il faire, que faut-il dire pour que vous m'exauciez ?...

Avril 18...

Vous, dont elle porte le nom, Vierge sainte, ne priez-vous pas pour elle ! Julien m'appelle !

Avril 18...

Aucune lueur d'espoir... J'ai beau interroger les regards de ceux qui m'entourent, leurs larmes trahissent leurs pensées... ma fille ! ma chère petite fille ! elle souffre, elle pleure, elle lutte contre le mal, elle se tourne vers moi, qui ne puis rien, car la science elle-même est impuissante, et la prière n'est pas entendue... Je prie, je prie toujours cependant... O mon Dieu ! je ne cesserai d'espérer que lorsque...

Mai 18...

Le sacrifice est consommé !...

Mai 18...

Tout est fini ! il ne me reste rien d'elle que ce berceau vide, ces vêtements qu'elle a portés, et son frère jumeau, sa vivante image... Le petit cercueil, couvert de fleurs, a quitté ma maison désolée, suivi par un père au désespoir... j'étouffe... Mon Dieu ! c'est votre volonté... qu'elle soit bénie, puisque vous savez mieux que nous ce qui nous convient...

Juin 18...

Que Henriette nous a été bonne et secourable en ces jours de douleur ! Depuis six semaines elle ne m'a presque pas quittée, elle a partagé tous les soins que je lui ai donnés ; elle était penchée sur le berceau avec Julien et moi au dernier et terrible moment... elle savait trouver toujours la parole douce et juste qui devait relever un peu notre âme... Si Dieu a versé le baume de la résignation dans mon cœur, c'est que Henriette m'avait, en quelque sorte, courbée sous la volonté divine, c'est qu'elle m'avait fait adorer la main qui me châtiât... Où donc cette jeune femme a-t-elle puisé le langage du ciel, le langage qui console et qui fortifie ? Quel changement s'est fait en elle ! Son âme admirable soutient mon âme faible et blessée, et mon mari ressent aussi cette céleste influence. Prudente et délicate en tout, elle m'a offert aujourd'hui, avec les paroles les plus douces et les précautions les plus attentives, un médaillon... C'était le portrait de ma fille, de Marie, que Henriette avait esquissé après sa mort (à mon insu) et qu'elle avait représentée, par une idée ingénieuse et touchante,

sous la forme d'un enfant paisiblement endormi, dans une nacelle couverte de fleurs, qu'un ange gardien dirige vers une rive à l'aspect riant et tranquille.... Quelques cheveux coupés sur la tête de Marie, une petite fleur cueillie sur sa tombe sont enchâssés au bas de la miniature... Ce portrait si ressemblant, cette image de paix qui m'offrait ma fille arrivant au rivage éternel, sous l'aile de son gardien céleste, cette pensée du ciel mêlée à celle de mon enfant, m'a fait verser des larmes, et, pour la première fois, ces larmes n'étaient pas sans douceur. Bénie soit ma bonne Henriette, qui a su trouver la seule pensée consolante pour une mère...

Juin 18...

Pourquoi donc, en effet, les pleurer avec tant d'amertume, avec des larmes si désespérées, ces petits enfants, ces élus de Dieu qui s'envolent de la terre au ciel, sans avoir rien connu que les baisers et les bénédictions d'un père et d'une mère ? Quoi ! Seigneur ! mon enfant est devant vous, il voit la splendeur de votre visage qui réjouit les anges, il chante avec les chœurs célestes l'hymne éternel, et je le pleure, et je voudrais le rappeler ! Misère de la condition humaine, qui ne conçoit rien au-dessus de l'heure présente et des choses temporelles, et qui, à chaque aspiration du cœur, a besoin d'un effort pour élever ce cœur à son principe, à son Dieu ! Mon bienheureux enfant, mon ange, priez Dieu qui vous aime de pardonner aux pleurs et aux murmures de votre mère, obtenez pour votre père les grâces et les consolations dont il a besoin, car lui au-si vous a amèrement pleurée, et faites qu'à force de souffrir, nous devenions meilleurs.

Juillet 18...

Plus je vais, plus j'étudie Henriette, plus j'admire le changement merveilleux qui s'est opéré en elle. Elle ne vit plus que pour ses devoirs et ses affections. Sa santé, un peu faible encore, lui sert de prétexte pour éviter les réunions du monde ; elle ne fuit aucune obligation de sa position, mais elle ne recherche aucun plaisir bruyant et frivole. Dieu agit visiblement en elle, et ce qu'il fait est bon. Sa maison est mieux tenue qu'elle ne le fut jamais ; son Adolphe est élevé avec des soins et une intelligence extrêmes ; elle est pour Albert la plus aimable et la plus dévouée des femmes, pour nous tous, une fille, une sœur charmante ; le monde la voit encore telle qu'il l'a connue, enjouée et douce ; mais le principe de cette grâce, de cette vertu qui rayonnent en elle, est ailleurs. Dieu a pris possession de cette âme. Je la voyais ce matin à l'église, elle priait ; son beau visage, illuminé par la pensée et par l'amour, ressemblait à celui de ces anges adorateurs que l'on place auprès du tabernacle ; des larmes, perles du ciel, roulaient sur ses joues, son âme semblait planer au-dessus de la terre... mais tout à coup l'heure sonna ; elle sourit comme une personne étonnée de ce que le temps ait fui si vite, baissa la tête un instant sur ses mains jointes, et sortit de l'église. Un instant après je la retrouvai chez elle, présidant gracieusement au déjeuner, auquel assistaient deux convives inattendus qu'Albert avait amenés. Elle soutenait la conversation avec gaieté, mais j'ai remarqué que jamais, dans ses entretiens, la charité n'est blessée, et que le prochain, cet être si difficile à ménager, y est respecté toujours et en toutes choses.

L'amour de Dieu est toujours accompagné de l'amour des pauvres, et Henriette, à petit bruit, fait beaucoup de bien. Elle va voir les pauvres chez eux, elle les encourage, elle les console (et je sais combien sa parole est puissante!) elle cherche à les instruire, elle travaille pour eux. Je l'ai accompagnée ce matin, et j'ai vu dans quel champ fécond sa charité moissonne! Nous sommes allées chez une vieille femme, abandonnée et malade depuis plusieurs mois; ma sœur l'a vue à plusieurs reprises, elle la soigne, la dorlote et elle cherche à la préparer à la mort. Pour la consoler (la pauvre vieille souffre beaucoup), Henriette lui disait : « Songez à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a tant souffert, qui est mort pour vous! — Comment! Jésus-Christ est mort pour moi! quelle bonté! je ne savais pas même qu'il eût été malade (1). Voyez-vous, ma bonne dame, nous demeurons si loin de la paroisse, que nous ne connaissons jamais les nouvelles. »

Henriette, sans se déconcerter, a répondu à la vieille avec beaucoup de calme et de bonté, et je ne désespère pas que, peu à peu, elle ne parvienne à lui faire comprendre comment et pourquoi Notre-Seigneur est

(1) Cette réponse est historique.

mort... Albert, qui est plus heureux que jamais, approuve beaucoup la piété et la charité de sa femme, elle est son aumônière... et moi, je la prends pour modèle...

Août 18...

Éléonore est bien heureuse; ses fils ont obtenu de beaux succès, et son mari se dispose à revenir en France et à commencer, dans les Vosges, son pays natal, un établissement de forges, qui, nous l'espérons, aura de grandes chances de prospérité. Je jouis de sa joie, elle qui a pris aussi une part si affectueuse à notre douleur... Elle nous quittera bientôt...

Août 18...

Nous allons passer le temps des vacances à la campagne, au petit castel de la Ronde, qui appartient à mes parents. Ma mère est un peu souffrante : ses veilles auprès du lit de Henriette, ses inquiétudes pour ma chère petite Marie, lui ont fait bien du mal... On m'assure que rien n'est à craindre... mais la crainte habite toujours en moi, depuis que j'ai vu mourir... Mon bon mari et mes enfants m'accompagnent à la Ronde... je ne pourrais pas me séparer d'eux.

(La suite à un autre numéro.)

LE CITOYEN BRUTUS.

« Et moi je te dis que c'est un chaud et fameux patriote que le citoyen Brutus, et qu'il n'y en a pas un meilleur dans toute la section des droits de l'homme.

— C'est possible, mais je crois, moi, qu'il est un peu de l'espèce des tambours et qu'il fait plus de bruit que de besogne.

— Oh! je sais bien que tu ne l'aimes pas; mais tu n'oses rien dire quand il est là, et.... tiens, le voilà justement qui vient; dis-lui donc qu'il n'est pas patriote. »

En effet, au même instant la porte du marchand de vin chez lequel avait lieu cette conversation, s'ouvrit et l'on vit paraître un homme de haute taille et aux formes athlétiques; de longs cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules et une barbe épaisse de la même nuance entourait le bas de sa figure ouverte et franche. Il était coiffé d'un énorme bonnet rouge, et il portait une veste de gros drap, des bas de laine et de gros souliers.

« Salut et fraternité, dit-il en entrant. Citoyen, voici ta carmagnole raccommodée dans le bon genre.

— C'est bien, citoyen Brutus, tu arrives à propos; on parlait de toi. On disait que tu n'étais pas un bon patriote.

— Si l'infirme qui a tenu un pareil propos voulait le répéter, à la longueur de mon bras seulement, je parie bien une bouteille du meilleur qu'il ne le dirait pas une troisième fois. Ah! je ne suis pas un bon patriote, moi, président de ma section; moi, qui ai acheté en bons assignats cette maison qui appartenait à des ci-devant, moi, qui ai fait du jardin de plaisance de ces aristocrates un potager dont je vends les légumes

aux patriotes? et au minimum encore. Quel est le faïnéant qui se dit plus patriote que moi? Qu'il se montre donc; il n'osera pas. Je parie que c'est ce méchant perruquier que je vois se cacher là-bas; il se croit plus patriote que moi parce qu'il a prêté son épouse pour en faire la déesse de la Raison; aussi, depuis ce temps-là, elle lui en donne des raisons et des bonnes, à grands coups de manche à balai sur les épaules. »

Tous les assistants se mirent à rire aux éclats, excepté le perruquier, qui sentait sur son dos la vérité de ce que disait Brutus.

« Je lui conseille de parler, lui qui va se cacher dès qu'il entend le tambour; s'il en valait la peine, il y a longtemps que je lui aurais rabattu les coutures de sa carmagnole; mais je n'aime pas à battre la fausse monnaie; cependant je lui conseille en ami de ne pas trop m'échauffer les oreilles, car je pourrais bien lui faire, en deux points, un discours en langage de Saint-Quentin, où toutes les paroles sont dans la main. »

Brutus avait une telle réputation de patriotisme, et sa force herculéenne était si bien connue que personne n'osait se fâcher avec lui; il n'était pas méchant, mais on le craignait; aussi tous les rieurs furent-ils de son côté, et le perruquier ne se sentit pas le courage de riposter à cette menaçante attaque.

« A bon entendeur suffit, dit le maître de la maison; allons, citoyen Brutus, buvons un coup à la santé de la nation, et ne parlons plus de cela. On frappe à la porte; c'est ton porteur d'eau; il est exact celui-là, tous les matins il arrive de bonne heure.

— Oh! c'est que c'est un bon, ça n'est pas un ha-

vard, un vantard, c'est solide; aussi je lui ai donné ma pratique quoiqu'il loge loin. Je vais lui ouvrir. A revoir et sans rancune. »

Brutus fit entrer le porteur d'eau et referma soigneusement la porte.

« Je vous ai fait un peu attendre, monsieur l'abbé, dit Brutus, en recevant les seaux que portait celui qui venait d'arriver, c'est qu'il faut prendre garde, on est si méfiant. »

— Vous avez bien fait, Yvon, la prudence est indispensable en ce moment. »

Puis ils montèrent au premier et pénétrèrent dans une chambre qui ressemblait à un vestiaire; là, un double changement eut lieu: tandis que le prétendu porteur d'eau quittait son modeste costume pour revêtir des habits sacerdotaux, Brutus, ôtant sa carmagnole et son bonnet rouge, endossait une livrée vert et blanc, et se chaussait de bas de soie et de souliers à boucles.

« Comment va madame la marquise? demanda l'abbé. »

— Bien, monsieur l'abbé; son état est toujours le même. Je réponds à toutes ses questions ainsi que vous me l'avez ordonné. Ce sont de petits mensonges que Dieu nous pardonnera, n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé? »

— Oui, mon fils; dans les temps malheureux où nous vivons, il est quelquefois nécessaire de compter sur l'indulgence de Dieu. D'ailleurs notre motif est bon, et nos innocents subterfuges ne peuvent nuire à personne. Par eux, nous laissons à cette pauvre femme, que la vérité tuerait, une illusion qui la sauve; soyez donc sans crainte, mon cher Yvon, Dieu est miséricordieux, il ne jugera que les intentions, et, comme je vous l'ai dit, les nôtres sont trop bonnes pour craindre qu'il les condamne.

— Merci, monsieur l'abbé, c'est que, voyez-vous, il me vient quelquefois des scrupules, et il m'en coûte tant pour faire le révolutionnaire.

Les changements de costumes étaient terminés, et Brutus en grande livrée, précédant l'abbé, se dirigea vers un appartement au même étage. La pièce dans laquelle ils entrèrent était vaste et meublée avec le luxe et la richesse, un peu passée, des anciens châteaux. De vieilles tapisseries en couvraient les murs, un lit à baldaquin, placé sur un montoir en velours, se trouvait au fond; un tapis à sujet était étendu sur le parquet; on voyait, de chaque côté, des portraits de famille; tout cela était sévère, mais noble et grand. Dans un vaste fauteuil, près de la cheminée, était assise une femme très-âgée, vêtue à l'ancienne mode, avec simplicité et dignité. Sur un tabouret placé à ses pieds, on voyait une jeune fille de seize ans environ. A l'aspect du prêtre, elle se leva et salua respectueusement: l'une était la marquise douairière de Kersalun; l'autre Bonne de Sérigny, sa petite-fille.

« Soyez le bien-venu, mon père, dit la douairière; en vous attendant, ma petite fille me lisait l'instructive et édifiante histoire de notre glorieux roi Saint-Louis; c'était un bon temps que celui où il vivait. »

— Oui, madame, et si quelque chose peut nous consoler de ce qui se passe en ce moment, c'est la persuasion que ces vertus chrétiennes revivent dans son noble petit-fils.

— Mais que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé? Moi, que mon âge et mes infirmités tiennent reclus

dans ce réduit, je ne sais rien. Dites-moi donc ce qui arrive?

— Rien qui puisse vous effrayer, madame la marquise, mais chaque temps a ses moments d'épreuves; il faut s'y soumettre et prier Dieu de les abrégier autant que possible.

— C'est ce que nous faisons chaque jour, ma petite-fille et moi. Mais encore un mot: et mon fils, le comte de Sérigny, je n'en reçois pas de nouvelles, que devient-il?

— Éloigné, comme je vous l'ai dit, pour le service du roi, il a désiré que vous passiez le temps de son absence dans ce petit hôtel; il reviendra bientôt, nous l'espérons du moins, et alors nous serons tous heureux.

— Allons prier pour lui, Monsieur l'abbé, et demandons à Dieu qu'il le protège. »

Pendant ce colloque, Brutus avait ouvert la porte d'un petit cabinet adjacent. Là était un autel dédié à la Vierge Marie. On roula le fauteuil de la marquise jusque auprès d'un prie-Dieu placé en face de la porte; elle s'agenouilla ayant Bonne à ses côtés, et le saint sacrifice commença.

C'était le citoyen Brutus qui servait la messe.

Cette blanche et fraîche jeune fille agenouillée près de sa grand-mère, et priant avec ferveur, au pied de cet autel si simple; la figure digne et calme de la douairière, vrai type des nobles dames de l'ancien temps; l'onction de ce prêtre, bravant le martyre et exerçant en cachette son saint ministère, l'organe grave de ce vieux serviteur remplaçant la voix légère du jeune lévite qui d'ordinaire prononce les répons de la messe, tout concourait à donner un caractère particulier au tableau présenté dans ce modeste oratoire.

Lorsque l'office fut terminé et que le prêtre eut béni les assistants, la chambre de la marquise reprit son aspect ordinaire. La jeune fille embrassa son aïeule et la quitta disant qu'elle allait étudier; le prêtre se retira et redevint porteur d'eau.

A peine échappée de la chambre de sa grand-mère, Bonne échangea sa robe blanche, contre un simple casaquin d'indienne, un tablier et un fichu de couleur, se coiffa d'un petit bonnet rond et devint la plus jolie ouvrière qu'on puisse imaginer; elle prit un petit panier et sortit lestement de la maison. Quant à Brutus ou plutôt Yvon, toujours revêtu de sa livrée, il approcha un guéridon du fauteuil de la marquise, lui servit le café quotidien sur un plateau et dans une coupe d'argent, aux armes de la famille de Kersalun, et resta debout, la serviette sous le bras, à deux pas du fauteuil, dans la position respectueuse des serviteurs de grande maison.

« Sais-tu bien, Yvon, que tu n'es pas beau avec cette grande barbe? dit familièrement la douairière. »

— Aussi n'est-ce pas pour me parer que je la porte, madame la marquise, mais pour cacher cette cicatrice que j'ai au menton.

— Et que tu as sans doute attrapée en te battant avec quelque gars à un pardon. » (1)

Yvon ne répondit pas clairement à cette question, car il ne voulait pas apprendre à la marquise que

(1) On appelle pardon, en Bretagne, des fêtes dans lesquelles s'élèvent souvent des rixes entre les paysans de diverses paroisses.

cette cicatrice était celle d'un coup de sabre reçu en défendant son maître.

Pendant que la marquise déjeune, nous dirons quels événements avaient amené la position exceptionnelle dans laquelle se trouvait la famille de Kersalun.

Doublement attaché à la cause royale par sa position et son rang et par la famille de la femme dont il déplorait la perte, le comte de Sérigny avait nécessairement pris un commandement dans l'armée du roi, lorsque la Vendée s'était soulevée; mais comprenant à quels dangers seraient exposées sa belle-mère affaiblie par l'âge et sa fille encore si jeune, il avait résolu de les éloigner du théâtre de la guerre. Paris est, et a toujours été, la ville dans laquelle il est le plus facile de se soustraire aux regards : ne pouvant quitter son poste, il fallait à M. de Sérigny quelqu'un de sûr auquel il pût confier son précieux dépôt. Yvon était un de ces vieux serviteurs comme on en trouve en Bretagne, dévoués à leur maître, toujours prêts à s'exposer et à mourir pour lui; il avait de plus assez d'intelligence pour qu'on pût compter sur lui. Le comte lui donna donc ses instructions, lui fit comprendre l'importance et les dangers de sa mission, et ayant à grand-peine décidé la vieille marquise à quitter son château, il les fit partir incognito, donnant à Yvon le peu d'argent dont il put disposer, ce qui n'était pas considérable, car les chefs vendéens sacrifiaient tout à la cause qu'ils défendaient; d'ailleurs, il espérait pouvoir, de temps en temps, leur envoyer des secours. Mais bientôt ses propriétés furent ravagées et les moyens de correspondance complètement interceptés; de là, cette gêne que Bonne et Yvon cachaient avec tant de soins à la vieille marquise qui, grâce à leurs efforts, à leur travail incessant, à leurs pieux mensonges, ignorait tout ce qui se passait, ne se doutait même pas que son château avait été incendié, que ses biens étaient sous le séquestre, et qu'elle devait le bien-être dont elle jouissait à sa petite-fille, qui s'était faite lingère, et à Yvon, qui s'était improvisé tailleur en vieux.

Dès que la marquise eut déjeuné, Yvon desservit et retourna en bas rapetasser les carmagnoles des citoyens qui l'honoreraient de leur confiance. La journée se passa comme d'habitude, calme et solitaire. Vers le soir, Bonne rentra, sa figure était bouleversée.

« Qu'avez-vous, mademoiselle? s'écria Yvon.

— Rien, mon ami. Tenez, voici l'argent de ce qu'ils appellent ma décade, prenez-le.

— Ah! ma bonne et noble demoiselle! si vous saviez tout ce que je souffre en vous voyant obligée de travailler pour vivre! Mais, hélas! comment faire? j'aurais beau, moi, travailler jour et nuit de ce maudit état de tailleur, je ne suis pas assez habile pour gagner de quoi suffire aux dépenses de la maison.

— Oui, mon cher Yvon, je sais que vous faites tout ce que vous pouvez, et je vous en remercie; d'ailleurs, quoi de plus naturel que je travaille pour ma grand-mère? ce n'est pas cela qui m'est pénible, mais sortir seule...

— Il vous est arrivé quelque chose, je le vois à votre agitation; dites-le moi, je vous en prie.

— Rien de bien alarmant; mais ce matin, dans ma précipitation pour ne pas arriver trop tard à mon atelier, j'ai oublié d'attacher à mon bonnet cette cocarde qu'on exige...

— Mais vous en avez une.

— Oui. De méchantes gens, qui s'étaient aperçues de cet oubli, m'injurierent et allaient me faire arrêter, lorsqu'un jeune homme... que je ne connais pas, accourut, et, présentant une cocarde, dit : « La cocarde de la citoyenne vient de se détacher; je marchais derrière elle, et je l'ai ramassée; je vais la lui rattacher. » Ce mensonge adroit calma ces furieux qui me laissèrent passer, mais j'ai eu grand-peur.

— C'est un brave garçon, que ce jeune homme; et vous ne le connaissez pas?

— Non. Seulement, je dois vous le dire, Yvon, car je ne puis me confier qu'à vous; depuis quelque temps, il se trouve matin et soir sur mon passage.

— Il ne vous a jamais parlé?

— Jamais! Mais, je ne sais pourquoi, je suis gênée quand je le rencontre.

— J'aurais bien dû me douter que jeune et jolie comme vous êtes, vous attireriez les regards malgré votre humble costume; mais comment faire? Il n'y a qu'un moyen : ce qu'il a fait ce matin me donne une bonne idée de ce jeune homme, je lui parlerai.

— Il ne faudra pas le rudoyer, il a été bien poli, et a l'air très-timide.

— Ne craignez rien, laissez-moi faire. »

Le lendemain matin, Brutus, car c'est ainsi qu'il faut le nommer quand il est hors de la maison, suivait à quelque distance Bonne, qui allait à son atelier. Bientôt il aperçut un jeune ouvrier qui semblait guetter le passage de la jeune fille, et qui, après l'avoir saluée, la suivit sans l'approcher, ni lui parler. Arrivée à la porte de la maison où elle allait travailler, Bonne entra, le jeune homme s'arrêta devant cette porte et y resta rêveur et pensif.

« Eh bien! citoyen, dit Brutus en s'approchant, que fais-tu donc là planté devant cette porte comme l'arbre de la liberté du faubourg Antoine? Est-ce que tu espères voir à travers les murs?

— Que vous importe? répondit avec fierté le jeune homme; passez votre chemin, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— C'est ce que nous allons voir. D'abord il m'importe que tu ne suives pas cette jeune fille comme tu le fais, car cette jeune fille est ma nièce.

— Votre nièce?

— Rien que ça; et, à ce titre, il me semble que j'ai bien le droit de savoir pourquoi tu la trouves toujours sur sa route, et pourquoi tu restes en faction devant la porte où elle est entrée?

— Je vous jure, citoyen, que mes intentions sont loyales, je n'ai jamais dit un mot à votre nièce.

— Je le sais; aussi, mon enfant, ce ne sont pas des reproches que je veux te faire, mais des conseils que je veux te donner. Écoute-moi : il ne faut pas te bercer d'une espérance qui ne peut pas se réaliser; ma nièce ne peut pas te convenir.

— Mais pourquoi, citoyen? Ma famille est honnête; je suis un ouvrier, c'est vrai, mais j'ai du courage, je puis honorablement gagner ma vie; peut-être ne serons-nous pas toujours dans des circonstances semblables, et alors...

— Et alors, ce sera toujours impossible. Il y a des raisons que je ne puis pas te dire, des raisons qui feront qu'il y aura toujours un obstacle.

— Un obstacle? je le surmonterai; mon père m'a dit souvent : « Vouloir, c'est pouvoir; » je voudrai, donc je pourrai; vous êtes peut-être plus à votre aise

que nous, mais je suis jeune, le travail est une fortune, et je rendrai votre nièce si heureuse!

— Mon pauvre garçon, je n'en doute pas. Je vois à ton air, à ton langage, que tu es un brave jeune homme, et si cela ne dépendait que de moi seul, je ne dis pas...

— Ah! mon cher monsieur! s'écria le jeune homme en lui sautant au cou.

— Oui, mais ça ne dépend pas de moi... enfin, je ne sais comment l'expliquer la chose, qu'il te suffise de savoir que c'est impossible. Allons, sois raisonnable, il n'y a pas longtemps que tu aimes ma nièce, tu l'oublieras.

— Détrompez-vous, il y a bien longtemps que je l'aime, et ce sentiment s'accroît encore chaque fois que je la vois; jugez si je l'aime, je ne le lui ai jamais dit!...

— Au fait, c'est une preuve cela; mais enfin, si je te donnais de l'espoir, je te tromperais. Sois raisonnable, et promets-moi de ne plus chercher à voir ma nièce.

— Ne plus la voir!... oh! cela me serait impossible, citoyen; mais je puis vous promettre de la voir sans en être vu, de ne plus la gêner par ma présence, de fuir ses regards, mais c'est tout ce que je puis faire.

— Et c'est tout ce que je te demande. Et tu tiendras parole?

— Je vous le jure sur mon honneur.

— Je te crois, dit Brutus en lui tendant la main; il n'est pas possible de mentir avec cet accent-là. Tiens, garçon, excepté ma nièce, demande-moi tout ce que tu voudras, et compte sur moi comme je compte sur toi. Adieu, ou plutôt à revoir, car je te verrai toujours avec plaisir.

— Merci, citoyen; vous me rendez bien malheureux, mais je ne puis pas vous en vouloir.

Et ils se quittèrent.

« C'est dommage, se disait Brutus en s'en allant, c'est un brave garçon... mais enfin, ce qu'il désire est impossible, il n'y faut plus songer. »

Rentré dans la maison, Yvon reprit ses habitudes; il se remit à travailler, à servir la marquise, et plusieurs jours se passèrent sans que rien de nouveau vint troubler la vie si calme des habitants de la petite maison.

Un matin, au moment où Yvon, après avoir servi le déjeuner de la marquise, redescendait dans le rez-de-chaussée où il habitait, on frappa à la porte de la rue. C'était un événement, car jamais personne, excepté le prétendu porteur d'eau, ne venait heurter à ce logis silencieux.

« Qui peut venir ici? se dit Yvon qui s'empressa de quitter sa livrée et de revêtir son costume républicain; quelqu'un qui se trompe sans doute, car je ne sais rien qui puisse nous attirer une mauvaise visite; voyons. » Et ouvrant un petit judas grillé qui avait été pratiqué dans la porte, il aperçut le jeune homme avec lequel il avait eu un entretien. « Ah! c'est toi, mon jeune camarade, dit-il; par quel hasard? »

— Je voudrais vous parler, citoyen Brutus.

— C'est bien, je vais aller te trouver. » Et il sortit.

« Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?... Mais que vois-je?... le sac sur le dos, le bâton à la main! on dirait que tu vas en pèlerinage.

— Je pars pour l'armée.

— Pour l'armée!...

— Oui, Je vous ai fait, citoyen, une promesse sur

l'honneur; si je reste, je ne pourrai pas la tenir, je le sens, et comme je n'y veux pas manquer, je m'éloigne. On a proclamé la patrie en danger, on a appelé des volontaires, je me suis engagé. Et, jugez si j'aime votre nièce et si je tiens à ma promesse, j'ai résisté aux larmes de ma mère, aux supplications de mon père, je pars. Ou je ne reviendrai pas, ou quand je reviendrai cet obstacle que vous ne voulez pas me faire connaître, je serai assez haut placé pour le surmonter.

— Tu as un noble cœur, garçon, dit Brutus, embrasse-moi, et que Dieu te protège.

— A votre tour, une promesse, citoyen Brutus: ne vous hâtez pas de marier votre nièce, laissez-moi le temps de la mériter, ce ne sera pas long, car si je ne suis pas tué, je parviendrai bientôt.

— Je ne puis te promettre qu'une chose, c'est que tant que les circonstances ne changeront pas, ma nièce ne sera pas mariée, et même il faudra qu'il se passe bien des événements avant qu'elle y pense.

— J'aurai donc le temps, et j'emporte votre promesse, elle me donnera du courage. Adieu, citoyen Brutus, ne m'oubliez pas, je reviendrai digne d'elle et de vous.

— Et où vas-tu?

— A la frontière.

— Avec qui pars-tu?

— Avec des volontaires.

— Comment t'appelles-tu?

— Louis Dufour.

— Adieu; je n'ai pas besoin de te recommander d'être brave.

— Vous entendrez parler de moi. »

Et il s'éloigna après avoir serré avec affection la main de Brutus.

« Ça me fait cependant de la peine de le voir partir, dit le vieux domestique en rentrant; mais ce n'est pas ma faute si ce qu'il désire est impossible. »

Tout reprit son allure accoutumée dans la petite maison isolée; Bonne et Yvon travaillèrent avec courage, la marquise pria, et le temps s'écoula au milieu des terribles événements de l'époque, sans que rien vint troubler la tranquillité de cette solitaire retraite. Yvon avait déjà presque oublié Louis Dufour, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue:

« Citoyen Brutus,

» Je suis bien sûr que vous ne pensez plus à ce pauvre ouvrier dont le cœur, bien plus que les yeux, suivait votre nièce lorsque chaque matin elle allait, modeste et gracieuse, travailler à son atelier, et quand chaque soir elle en revenait toujours réservée et inspirant le respect et l'admiration. Ce pauvre ouvrier a tenu sa parole, il a fui un danger qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter, et il en est allé chercher d'autres qu'il a bravés sans crainte. Lui qui tremblait devant la jeune fille timide, a été fier devant l'ennemi. Il s'est rappelé le but auquel il voulait atteindre, voilà un an à peine qu'il a pris le fusil, et il est officier. Ce n'est pas assez, il le sait, mais encore un peu de temps, et cet obstacle qu'il ignore aura disparu, il l'espère. Je ne vous en dirai pas plus long; comme le jeune général sous les ordres duquel je vais combattre dans l'Ouest, je prends cette devise: *Des choses, et non des mots!* Mes actions parleront pour moi.

» Adieu, ne m'oubliez pas.

» LOUIS DUFOUR. »

« Pauvre garçon ! dit Yvon, il va justement dans un pays où il sera obligé de combattre contre le père de celle qu'il veut mériter ; singulier moyen d'arranger ses affaires. Enfin, je ne puis rien dire, laissons faire la Providence. »

La guerre avait pris dans la Vendée des proportions gigantesques, la République avait été forcée d'y envoyer des troupes nombreuses, et elle voyait ses meilleurs soldats tomber sous les coups de paysans armés de faux et de bâtons, mais auxquels la foi et le dévouement inspiraient un courage tel, que Napoléon a appelé cette lutte une *guerre de géants*. Par son courage, par son sang-froid, sa bonté pour les siens, M. de Sérigny était devenu un des principaux chefs du parti vendéen. Il déplorait au fond du cœur cette guerre cruelle entre compatriotes, mais il ne pouvait abandonner ceux qui, comme lui, obéissaient à leur foi religieuse et politique.

Nous ne suivrons pas dans toutes ses péripéties cette lutte acharnée, nous nous bornerons à un épisode qui se rattache à notre histoire. Refoulés derrière la Loire, les Vendéens ne se battaient plus qu'avec le courage du désespoir ; leurs chefs avaient presque tous péri ; épuisés par leur héroïque résistance, les débris de l'armée royale luttèrent cependant encore, mais chaque jour voyait diminuer leur nombre. Un jour on apporta aux avant-postes républicains un officier qu'on venait de ramasser sur le champ de bataille.

« Capitaine, dit un des hommes qui portaient le blessé, en voilà un qui nous a donné du mal ; nous n'avons pu l'avoir que lorsqu'il a été à terre, et encore il a fallu prendre des précautions ; c'est un brave, et s'il y en a encore beaucoup comme celui-là, nous ne sommes pas près d'en avoir fini. »

Louis Dufour, car c'était lui qui commandait ce poste, logea le blessé dans la chaumière en ruines qui lui servait de quartier général, et fit venir un chirurgien.

« C'est ça, dit le sergent, on va le guérir pour le tuer après. Eh bien, foi de sergent, quoique ce soit un blanc, ça me fera de la peine de le voir fusiller. »

— Tu sais bien, reprit un soldat, que le capitaine ne se charge pas de ces corvées-là.

— Il a raison ; après les coups de fusil, il ne doit plus y avoir d'ennemis. »

Le chirurgien, après avoir pansé le prisonnier resté sans connaissance, lui fit respirer quelques sels ; le blessé revint à lui, et l'aspect de l'uniforme de l'officier lui fit comprendre le danger de sa position.

« Vous souffrez, monsieur ? dit le capitaine. »

— Ce n'est pas pour longtemps, je l'espère.

— Le major cependant ne désespère pas de vous sauver.

— C'est possible, mais tout son art ne me sauvera pas du sort qui m'attend.

— Peut-être vous trompez-vous.

— Je ne demande pas de grâce.

— Et si quelqu'un la demandait pour vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Un des vôtres n'a-t-il pas crié en mourant : « Grâce pour les prisonniers ! »

— Oui, Bonchamp. Mais il était chrétien, celui-là.

— Et qui vous dit que je ne le sois pas ?

— Je le crois ; mais quand vous voudriez m'épargner, en seriez-vous le maître ?

— Tous ceux qui sont tombés entre mes mains ont

été sauvés, et cela sera plus facile à présent que la soumission...

— Dites l'épuisement, l'abandon...

— Comme vous voudrez, mais tant que vous serez près de moi, vous n'avez rien à craindre.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté, mais demain peut-être vous serez forcé de me laisser là, et d'autres...

— Je ne vous abandonnerai pas, je vous le promets.

— Quoi ! vous ne me livrez pas ?

— Je suis soldat, je ne suis pas bourreau. Je vous ai combattu, je ne vous assassinerai pas.

— Mais enfin, à quoi dois-je attribuer l'intérêt que vous me portez ?

— Peut-être vous le dirai-je un jour ; en attendant, reposez et soyez sans inquiétude. »

Louis tint parole, il soigna son prisonnier, et fit tant, que sa santé revint de jour en jour. Dans les moments qu'ils passaient ensemble, le comte appréciait de plus en plus les bonnes qualités du jeune officier, et finit par ressentir pour lui une vive affection. Leurs conversations devinrent plus intimes, plus confidentielles. « Mon jeune ami, dit un jour le comte, plus je vous examine, plus je suis convaincu qu'une pensée vous préoccupe ; ces soins dont vous me comblez, ce danger que vous courez en épargnant un ennemi, tout cela part d'un bon naturel sans doute, mais je crois qu'un autre motif...

— Oui, vous avez raison, et ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle. Elle, qui de loin veille sur vous, car je ne me suis fait soldat que pour la mériter ; n'ayant ni rang ni fortune à lui offrir, je veux au moins lui présenter un nom honorable, et ce nom serait indigne d'elle si j'avais à me reprocher quelques-unes des cruautés qui ont déshonoré cette guerre.

— C'est une personne d'un rang élevé ?

— C'est une simple ouvrière comme moi.

— Et elle vous a recommandé d'être humain ?

— Je ne lui ai jamais parlé. Mais j'ai lu sur son visage si pur et si doux, qu'elle serait plus sensible à une bonne action qu'à un fait glorieux, et j'ai voulu, tout en faisant mon devoir, qu'elle n'ait rien à me reprocher.

— Et elle pourra être fière de tout ce que vous faites pour elle. Il n'est pas, sachez-le bien, d'obstacle qui ne soit levé par une conduite comme la vôtre. Si jamais l'occasion s'en présentait, je voudrais, mon jeune ami, être votre avocat, raconter tout ce que vous avez fait pour moi, et ce récit, soyez-en sûr, triompherait de tout ce qu'on pourrait vous opposer.

— Que le ciel vous entende ! Mais, vous le voyez, c'est à elle que vous devez tout ; vous êtes pieux, c'est pour elle qu'il faut prier. »

Un jour Louis revenait de chez son général qui l'avait mandé, sa figure était radieuse, il tendit la main à son prisonnier : « Je savais bien, lui dit-il, qu'on arriverait à des mesures plus douces ; on vient de publier une amnistie en faveur des Vendéens, profitez-en.

— Une amnistie ! en êtes-vous bien sûr ?

— Oui ; rien ne s'oppose plus à ce que vous retourniez près de votre famille ; peut-être nous reverrons-nous dans des temps plus heureux.

— C'est mon plus vif désir ; je vais rechercher ce que j'ai de plus cher au monde, croyez bien que je n'oublierai jamais mon sauveur. »

Tout était bien changé à Paris depuis que nous

l'avons quitté. Le citoyen Brutus avait complètement disparu; Yvon avait quitté le bonnet rouge et la carmagnole, et ne se cachait plus pour être le brave et fidèle serviteur de la vieille marquise. Bonne était devenue une belle et gracieuse demoiselle, son habileté et son goût en avaient fait la plus utile ouvrière de son magasin. La marquise vivait toujours dans la même ignorance du changement de gouvernement, attendant toujours son gendre, car Bonne et Yvon ne lui faisaient point part de leur inquiétude. Toutes les recherches de ce dernier avaient été infructueuses, personne n'avait entendu parler de M. de Sérigny.

Un soir Bonne venait de se retirer dans sa chambre, où elle priaît avec ferveur pour son père; Yvon travaillait dans une salle basse, car il était toujours tailleur; il n'avait pas fait assez de progrès pour confectionner les ridicules habits des incroyables, mais il avait conservé sa clientèle pour le raccommodage; le brave homme n'avait jamais pu s'élever au-dessus de la réparation. Il cherchait dans sa tête comment il pourrait savoir ce qu'était devenu son maître; tout à coup on frappa à la porte: « Qui va là? demanda Yvon avant d'ouvrir.

— *Gens de bien passent partout* (1), répondit en patois breton une voix bien connue.

— M. le comte! s'écria Yvon en étouffant sa voix. Et il ouvrit aussitôt. Le comte entra précipitamment, et Yvon se jeta à ses genoux.

— Jésus, mon Dieu! est-ce bien vous, monsieur le comte?...

— Moi-même, mon brave Yvon; mais ma fille, ma ma mère, où sont-elles?

— Ici, monsieur le comte, et en bonne santé. Mais, permettez que j'appelle d'abord mademoiselle Bonne, je craindrais que madame la marquise ne fût trop émue...

— Tu as raison, va chercher ma fille. »

Peu d'instants après Bonne était dans les bras de son père. Après les premiers épanchements, que nous n'essayerons pas de dépeindre, le père et la fille s'assirent l'un près de l'autre, Yvon resta debout devant eux.

« Que tu es embellie, mon enfant! et que je suis heureux de te revoir! J'ai bien cru ne jamais goûter ce bonheur!

— Oh! dites-moi, mon père, tout ce qui vous est arrivé.

— Hélas! mon enfant, c'est une triste histoire; après bien des chances de succès et de revers, après avoir supporté toutes les privations, souffert toutes les douleurs, après avoir vu tomber tous nos chefs et nos braves compagnons, nous en étions arrivés à un tel degré de misère et de désespoir, que nous attendions la mort comme un refuge; nous combattons avec rage, car nous savions que si nous étions pris, nous n'avions rien à attendre de nos ennemis. Dans une dernière affaire, qui dura deux jours, je fus atteint d'une balle et percé de plusieurs coups de baïonnette; laissé sur le champ de bataille, je fus transporté mourant dans la demeure d'un jeune officier républicain. La Providence avait eu pitié de moi, car j'étais tombé entre les mains d'un ennemi généreux qui, au lieu de me faire subir le sort d'un si grand nombre des nôtres, me prodigua les soins les plus empressés, et veilla sur moi tant que j'eus quelques dangers à courir. »

Le comte entra alors dans des détails sur la conduite de son libérateur; il fit un tableau touchant des égards et des soins qu'il avait eus pour lui, vanta la noblesse de son caractère, sa douceur, sa loyauté, et ce récit fit souvent verser des larmes à sa fille et à Yvon, qui murmurait de temps en temps tout bas: « Brave garçon, va! Bon jeune homme! je voudrais bien lui serrer la main.

— Mon père, dit Bonne en embrassant le Comte avec effusion, Dieu récompensera celui qui vous a rendu à notre tendresse, qui a été pour vous un si généreux protecteur, et désormais son nom sera placé dans mes prières, parmi ceux qui me sont les plus chers.

— Et dans les miennes donc! dit Yvon en essayant ses yeux; tous les matins et tous les soirs je veux dire, plutôt deux fois qu'une: Mon Dieu, conservez la santé à..... Mais, comment s'appelle-t-il ce brave garçon?

— Le commandant Louis Dufour.

— Louis Dufour! s'écria Yvon, Louis Dufour!.....

— Eh bien! oui, Louis Dufour; qu'est-ce que tu as à ouvrir ainsi de grands yeux et une bouche énorme?

— Louis Dufour!.....

— Ah ça! ma chère Bonne, est-ce que par hasard ce pauvre Yvon serait devenu fou pendant mon absence?

— En vérité, mon père, je ne comprends pas.... Qu'avez-vous donc, Yvon?

— Moi, mademoiselle, rien.... rien, c'est que je croyais.... il me semblait que.... Mais je me trompe, ne faites pas attention.

— Ma chère enfant, ta grand'mère dort sans doute, il est tard; c'est que j'ai eu de la peine à vous découvrir; demain, tu la prépareras à me revoir. Mais, comment avez-vous fait pour vivre pendant si longtemps sans ressources?

— Nous vous dirons cela demain, mon père; venez vous reposer, je vais vous conduire. Oh! que je serai heureuse de vous savoir si près de moi! »

Resté seul en bas, Yvon, sans bouger de place, répétait: « Louis Dufour! voyez ce que c'est que le hasard... car ce ne doit être que le hasard. Ce jeune homme ne pouvait pas se douter que cette petite ouvrière qu'il rencontrait était la fille d'un comte, il ne connaissait que la nièce du citoyen Brutus; rien dans ce que je lui ai dit n'a pu lui faire soupçonner.... Non, il a sauvé M. le comte sans intérêt, sans savoir. C'est drôle, tout de même, et quand je dis le hasard, je crois plutôt que c'est le bon Dieu qui s'est mêlé de ses affaires. Eh bien! tant mieux, c'est un brave garçon; je crois que j'ai bien fait de ne rien dire à M. le comte, ça aurait pu le contrarier; maintenant les voilà bien loin l'un de l'autre, tout ça finira sans bruit; c'est plus sage. »

Le lendemain M. de Sérigny, conduit par Bonne, alla voir sa belle-mère, qui fut enchantée de son retour, car elle lui portait une tendre affection; et après l'avoir bien questionné, elle le vit reprendre sa place dans la maison, sans se douter des dangers qu'il avait courus. Le Comte s'occupa immédiatement de faire régulariser sa position. L'acte d'amnistie et la paix signée avec les Vendéens déclaraient non émigrés tous ceux qui avaient pris part à la guerre; il obtint donc de rentrer dans la partie de ses biens qui n'avait point été vendue. Ce changement de fortune en amena nécessairement un nouveau dans la situation de toute la famille. On quitta la petite maison isolée où l'on avait vécu ignoré pendant la terreur; Bonne, au grand regret de la lingère, ne retourna plus au magasin où elle

(1) Devise bretonne.

avait travaillé avec tant de courage; et Yvon, pour toujours débarrassé du sobriquet de citoyen Brutus, renonça avec plaisir à l'aiguille et aux ciseaux, pour reprendre sa position auprès du Comte, position devenue bien plus douce depuis que celui-ci connaissait tout le dévouement de son fidèle serviteur.

Les sociétés, comme les hommes, passent facilement d'un excès à un autre. Après toutes les horreurs qui avaient répandu tant de deuil sur la France, on se jeta avec fureur dans les plaisirs et dans le luxe; on semblait vouloir étouffer dans le tourbillon du monde, jusqu'au souvenir des maux auxquels on venait d'échapper. Les salons s'ouvraient de toutes parts et les réceptions étient brillantes et courues. On recherchait surtout celles où se retrouvaient la politesse courtoise, les manières nobles et affables de ces aristocrates qu'on égorgeait quelque temps avant, et l'on semblait compter sur eux pour repolir la société. Bonne faisait les honneurs du salon de son père avec une grâce et une distinction parfaites.

Un jour le comte devait réunir dans un grand dîner tous ceux de ses amis qui, comme lui, avaient fait, sinon acte d'adhésion, du moins acte de soumission au nouveau gouvernement. Déjà une société brillante était réunie, on n'attendait plus que le maître de la maison, lorsque celui-ci entra en tenant par la main un étranger; il traversa rapidement le salon en s'écriant: « Bonne, ma chère enfant, le voilà, mon sauveur, celui à qui tu dois la vie de ton père, le colonel Louis Dufour! »

Bonne se leva vivement, et s'avancant vers le nouveau venu lui dit avec émotion: « Ah! monsieur, le ciel a exaucé mes prières, il a protégé vos jours, et sa bonté permet enfin que je puisse vous exprimer toute ma reconnaissance! » Le jeune officier s'arrêta, étouffa avec peine un cri qui allait lui échapper, et dans son trouble, ne put répondre que par un salut.

« Oui, mes chers amis, reprit le Comte, je vous présente celui qui m'a arraché deux fois à la mort; vous savez tous avec quelle générosité il a bravé la fureur des farouches proconsuls pour me sauver. »

Chacun s'empressa près du colonel, on le félicita; mais ne pouvant surmonter son émotion, il répondait à peine à tous ces compliments; il avait reconnu, dans celle que le Comte appelait sa fille, cette jeune ouvrière dont le souvenir ne l'avait pas quitté, celle qui lui avait inspiré tant de bons sentiments; il la revoyait enfin, non plus simple comme autrefois, mais dans un brillant salon et parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté. La porte du salon s'ouvrit et Yvon s'avança en disant: « Monsieur le comte est ser... Ah! mon Dieu!... »

— Eh bien! qu'y a-t-il? s'écria M. de Sérigny pendant que tout le monde regardait Yvon resté sur le seuil de la porte, les bras levés et la bouche ouverte. Es-tu fou de nous faire une pareille peur? j'ai cru que tu t'étais cassé quelque chose.

— Non, non, monsieur le Comte... Monsieur le Comte est servi, » reprit en balbutiant Yvon, qui ne savait plus ce qu'il disait.

On passa dans la salle à manger; le colonel fut placé à table auprès de Bonne, qui, n'ayant pas reconnu ce jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir il y avait déjà longtemps, n'éprouvait avec lui aucun embarras, et fut par conséquent d'une amabilité et d'une prévenance qui augmentaient de plus en plus le

trouble de Louis. Elle lui parla de sa reconnaissance avec chaleur, déploya sans affectation toute la bonté de son cœur et toutes les grâces de son esprit.

Le plus tourmenté de tous ceux qui se trouvaient là était sans contredit le brave Yvon, qui ne savait plus que faire, et qui dans sa préoccupation remplissait ses fonctions tout de travers.

« Décidément, se disait-il tout bas, le bon Dieu se mêle des affaires de ce jeune homme; il l'envoie dans la Vendée pour sauver le père, il le ramène ici pour que la fille lui témoigne sa reconnaissance; laissons faire le bon Dieu, il sait mieux que moi ce qui est bien... Mais cependant, reprenait-il après avoir réparé quelque oubli dans son service, maintenant je manquerais à mon devoir si je n'avertissais pas M. le Comte; oui, je lui dirai tout ce qui s'est passé, il faut qu'il le sache. »

Pendant toute la soirée, Louis fut l'objet des attentions du Comte, de ses amis, et, ce qui lui était bien plus agréable, de Bonne, qui le remerciait avec une grâce si affectueuse, avec des mots si doux, qu'il en perdait la tête et qu'il était fou de bonheur.

Lorsque tout le monde fut retiré, Yvon suivit son maître dans son appartement. « Ah çà! lui dit le Comte dès qu'ils furent seuls, pourrais-tu me dire ce que tu avais aujourd'hui? Pendant tout le dîner tu n'as fait que des maladresses, tu étais distrait, tu oubliais tout.

— Ah! monsieur le Comte! il faut m'excuser, mais ce qui se passe ici est si étonnant!

— Comment? et que se passe-t-il donc?

— Vous savez bien, le colonel Dufour...

— Eh bien?

— C'est lui...

— Q uoi, lui?

— Ah! c'est vrai, vous ne savez pas. A l'époque où, pour être à même de tromper madame la marquise, mademoiselle Bonne allait travailler dans un magasin...

— Oui, la noble et généreuse enfant se sacrifiait pour cacher à sa grand-mère la misère où vous étiez.

— Mademoiselle Bonne était déjà bien jolie, et une jolie fille ne peut pas aller seule dans Paris sans être remarquée; un jour elle me prévint qu'un jeune homme qui la suivait depuis quelque temps sans lui parler, s'était interposé entre de méchantes gens qui la menaçaient, et qu'elle serait embarrassée si elle le rencontrait encore. Je vis ce jeune homme, il m'avoua qu'il aimait celle qui passait alors pour ma nièce, qu'il voulait l'épouser; je lui dis qu'un obstacle que je ne pouvais lui faire connaître s'y opposait.

— Et il te dit qu'il vaincrait cet obstacle et deviendrait digne d'elle?

— Précisément, et il partit. Un an après il m'adressa cette lettre qui vous expliquera tout. »

Yvon remit au Comte la lettre de Louis.

« Tu n'avais rien dit qui pût lui faire connaître mon nom? dit M. de Sérigny après avoir lu.

— Je m'en serais bien gardé! on ne traitait pas si bien, alors, les ci-devants, il y allait de notre tête à tous. Non, il n'a jamais songé qu'à la nièce du citoyen Brutus.

— Je comprends à présent son trouble en voyant Bonne; le pauvre garçon a dû être bien intrigué. Mais il t'a sans doute reconnu aussi?

— Je le pense bien, quoique je n'aie plus ma grande barbe et qu'il ne m'ait rien dit, et je ne serais pas

étonné de le voir venir me demander une explication.

— C'est probable ; quand il viendra, tu l'amèneras près de moi.

— Oui, monsieur le Comte.

— Ne parle de rien à personne, à ma fille surtout.

— Je serai muet. Monsieur le Comte ne m'en veut plus de mes maladresses ?

— Non, mon brave garçon ; laisse-moi, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. »

Le lendemain dans la matinée, Louis se présenta à l'hôtel et demanda à parler à Yvon. « Mon cher monsieur, lui dit-il, je ne viens pas vous demander l'explication de ce qui m'a tant surpris hier. J'ai deviné que, serviteur fidèle, vous veilliez, pendant les moments de troubles, sur le trésor qui vous avait été confié ; je comprends maintenant l'obstacle insurmontable dont vous me parliez ; j'aurais dû le soupçonner plus tôt à la distinction, à la noblesse du maintien de mademoiselle Bonne, mais j'étais aveugle alors. Je ne puis vous en vouloir du mystère que vous m'avez fait, mais je regrette, je vous l'avoue, que ce que vous m'avez dit n'ait pas été la vérité ; ce qui m'arrive aujourd'hui m'impose un cruel devoir. Il faut que je parle à monsieur de Sérigny, et je désire que ce soit vous qui me conduisiez près de lui.

— Je lui ai tout dit, et il vous attend. »

Lorsqu'ils arrivèrent au cabinet du Comte, celui-ci se leva et vint au-devant de Louis en lui tendant la main. « Je vous attendais, mon cher ami, lui dit-il, et je crois presque savoir ce qui vous amène.

— Monsieur, dit Louis, avant de vous faire part de la détermination que j'ai prise, permettez-moi d'invoyer le témoignage de votre fidèle serviteur, il vous dira qu'hier encore j'ignorais les liens qui vous unissent à mademoiselle Bonne ; que je n'aimais en elle que la simple ouvrière ; j'espérais pouvoir la rendre heureuse, je n'avais pas d'autre ambition.

— Je n'ai pas besoin de l'affirmation de maître Yvon. Le brave garçon a, je le sais, très-bien joué son rôle de farouche républicain et d'oncle sévère ; il l'a si bien joué, que vous n'avez rien pu deviner ; aussi je me garde bien d'attribuer votre généreux dévouement à un autre motif qu'à l'affection sincère que vous aviez pour cette jeune fille inconnue dont la candeur vous avait inspiré de nobles sentiments ; cependant...

— Permettez, monsieur le Comte ; maintenant que je sais quelle a été mon erreur, que je connais cet obstacle insurmontable, je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'éloigner, de retourner à l'armée, et là de tâcher d'oublier le rêve de ma jeunesse ; je viens donc vous faire mes adieux.

— Vous m'avez interrompu. Je vous disais : Cependant, il y a une chose que vous ne pouvez pas contester, c'est que c'est, tranchons le mot, par amour pour cette jeune fille, quelle qu'elle soit, que vous m'avez sauvé la vie !

— C'est la vérité.

— Eh bien, moi, je vous ai promis d'être votre avocat près d'elle, et de vous aider à surmonter l'obstacle qu'on vous opposait, quel qu'il fût. Ne pourriez-vous pas croire aussi que je vous ai fait cette promesse dans un but intéressé ? Je veux vous prouver que non, je tiendrai ma parole, et nous allons voir si à nous deux nous ne réussissons pas.

— Quoi ! monsieur le Comte, vous voudriez !... Mais songez donc qui je suis ?

— Un brave militaire qui m'a sauvé la vie.

— Mais ma famille est pauvre...

— Honorable, je le sais. J'ai pris des informations. Yvon, fais venir mademoiselle Bonne.

— Quand je disais que le bon Dieu se mêlait des affaires de ce jeune homme ! dit Yvon en sortant.

— Ma chère enfant, dit M. de Sérigny à Bonne, qui entra bientôt, comprends-tu ce bon colonel qui veut nous quitter ?

— Quoi ! déjà ?

— Oui, quand rien ne l'y oblige. Il ne veut même pas nous donner le temps de lui prouver que nous ne sommes pas des ingrats.

— Ah ! monsieur, si rien ne s'oppose à ce que vous fassiez un plus long séjour près de nous, restez, je vous en prie ; le spectacle du bonheur que nous vous devons sera la juste récompense de tout ce que vous avez fait pour nous.

— C'est ce que je lui dis. Mais il a des scrupules ; il craint que nous ne croyions qu'il avait un but intéressé.

— Comment le supposer ? Monsieur ne nous connaissait pas.

— C'est ce qui te trompe ; il ne me connaissait pas moi, mais il te connaissait, toi, depuis longtemps.

— Moi ?...

— Oui. Te souviens-tu d'un jeune homme que tu rencontrais tous les jours quand tu n'étais qu'une petite lingère ?

— Et qui vous a soustrait, dit Yvon, à la colère des tricoteuses et des sans-culottes, qui voulaient vous emprisonner parce que vous n'aviez pas de cocarde ?

Bonne rougit. — Eh quoi, monsieur, ce serait vous ?

— Oui, mademoiselle ; mais vous savez que j'ignorais...

— C'est pour te mériter qu'il est devenu un vaillant colonel et un généreux adversaire ; il a eu la main heureuse, conviens-en, et...

— C'est le bon Dieu qui se mêle de ses affaires à ce jeune homme-là, dit Yvon.

— Mais, à propos, maître Yvon, ou plutôt citoyen Brutus, en ta qualité d'oncle, tu dois être consulté : qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il faut achever ce que le bon Dieu a si bien commencé, et je donne mon consentement.

— Alors, Bonne, il n'y a plus que le tien. »

La jeune fille se jeta dans les bras de son père.

« Eh bien, colonel, suis-je bon avocat ?

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le comte ? je suis anéanti par mon bonheur.

— Vous êtes deux nobles enfants, dit le Comte ému : vous avez l'un et l'autre fait preuve de ces vertus qui honorent les nobles et qui anoblissent ceux qui ne le sont pas ; venez tous deux dans mes bras !

— J'ai toujours pensé et je penserai toujours, dit Yvon en essuyant ses yeux, que le bon Dieu se mêle des affaires des braves gens et les rend heureux un jour.

— Et c'est nous, dirent les jeunes gens, qu'il charge de récompenser le bon citoyen Brutus. »

A. JADIN.

EL RIO DE LA PLATA.

S'il porte un œil curieux par delà les mille et mille lieues qui nous séparent du nouveau monde, l'homme découvre à chaque pas, sur cette terre féerique, des tableaux que la plume essayerait en vain de retracer à l'esprit.

Là c'est le Mexique et ses déserts de fleurs ; ici, le Brésil et ses forêts inconnues ; et, plus loin, sur les bords d'un fleuve immense, la république Argentine et ses vastes *pampas* (1), que suivent de bien près la terre de glace et le ciel chargé de neiges de la Patagonie.

Étrange et admirable contrée que cette Amérique du Sud, qui renferme à la fois toutes les richesses des deux mondes, et dont la puissante et sauvage fécondité semble se rire de la végétation de l'Europe civilisée !

C'est au sud de cette vaste terre, que pas un homme ne peut se vanter de bien connaître, que coule le Rio de la Plata, rivière immense dans le lit de laquelle toutes celles de l'Europe ne seraient point à l'étroit, car, pendant près de cent cinquante lieues, l'on ne saurait voir ses deux rives à la fois ; et son embouchure du cap San-Antonio au cap Sainte-Marie n'a pas moins de deux cent quatre-vingts kilomètres. Le pays qu'elle arrose présente au voyageur une variété de paysages dont chacun porte un reflet de la grandeur calme et majestueuse du fleuve.

Ici, des bords élevés présentent aux battements constants des flots une digue infranchissable ; plus loin, les eaux s'étendant comme un lac immense, couvrent à demi des terrains marécageux ; puis çà et là, s'élèvent des îles couvertes d'arbres d'une majestueuse vétusté, au pied desquels croissent, protégés par leur ombre, les rejetons qui doivent les remplacer un jour. C'est là qu'habitent le loto et le bec-de-corrail ; c'est là que l'oiseau cardinal fait entendre ses mélodieuses chansons ; le jour, tout est calme dans ces bois solitaires ; mais quand le soleil descendra à l'horizon, quand la fraîcheur du soir viendra succéder à l'accablante chaleur du jour, les hurlements des loups marins couvriront la voix des oiseaux, et bientôt le silence de la nuit ne sera plus troublé par le cri des bêtes fauves.

Voyez cette goëlette légère, partie de la rive droite du fleuve, comme elle le traverse rapidement ! Avec quelles précautions elle aborde le rivage opposé ! Enfin, une partie de son équipage est à terre, et bientôt la contrebande qu'elle porte fera route vers Montévidéo. Mais un douanier de garde sur la côte, à tout vu, tout compris ; il s'avance, caché par les buissons d'aloès, et quand il n'est plus qu'à quelques pas de la petite troupe, s'écrit en armant sa carabine : « *Fuera* (2) ! — Embarcation de la Junon, » répond en bon français un vieux marin breton. — « *Buenos* ! » dit alors le douanier ; et, sans plus s'occuper de rien, il retourne

à son poste, car il a sa part dans l'affaire ; et, pour une portion d'once (1), que ne ferait pas un douanier Montévidéen !

Les matelots s'éloignent alors, et les envoyés du négociant à qui la contrebande est vendue viennent chercher les caisses pour les emporter à la ville. Pendant que la barque regagne le rivage, et que le douanier, assis sur une roche élevée, fume tranquillement sa cigarette, jetons un coup d'œil sur le carrefour où se croisent les mille chemins qui conduisent aux *pampas*.

Deux hommes arrivent à cheval ; tous deux mettent pied à terre, et se serrent cordialement la main. Leur taille est petite, ils sont minces et sveltes ; sous leurs feutres gris, brille cet œil noir, indice certain du plus pur sang espagnol ; leur visage est bruni par le soleil d'Amérique. Le costume qu'ils portent est un bizarre assemblage de richesse et de pauvreté ; vêtus d'une casaque grossière et d'une petite écharpe de laine brune, appelée *puncho* (2), qui flotte derrière leurs épaules, ils portent, néanmoins, les plus riches dentelles au bas de leurs larges pantalons blancs ; leurs souliers grossiers sont ornés d'éperons d'argent massif, d'un poids considérable, et du travail le plus fini comme forme et comme ciselure. Leur cheval est de cette race petite, aux reins d'acier, aux jarrets de fer, et dont la queue balaye la poussière des routes. Leur bride est ornée de pièces d'argent, quelquefois même d'or, percées et liées ensemble ; leur selle, enfin, est garnie d'argent richement travaillé.

Écoutons la conversation de ces hommes, et nous connaîtrons l'étrangeté de leur vie, comme nous connaissons la bizarrerie de leur costume.

— Arius, dit l'un d'eux, je n'ai plus de *ma-thé* (3) ; l'argent me manque, et je viens en chercher. Et toi, que viens-tu faire ici ?

— Moi, Félipe, je n'ai plus de cigarettes, et je viens tuer un tigre pour vendre sa peau.

— Bien, Arius, je vais de mon côté prendre au lasso quelques taureaux sauvages pour acheter un poncho neuf, du maïs pour mon cheval et du *ma-thé* pour moi.

— Bonne chance, Félipe, car le temps presse.

— Au revoir, Arius, à la ville, demain.

Et ces deux hommes se quittent tranquilles et calmes ; car c'est là leur vie ; et si vous leur eussiez demandé avec quelles armes ils allaient tuer les tigres et les taureaux sauvages, Arius vous eût montré son lasso, avec lequel il saisit des perdrix au vol, et Félipe son long couteau castillan qu'il lance assez adroitement pour couper à quinze pas la tige d'un jasmin du cap.

Arius, sur son cheval, va poursuivre le taureau sauvage dans les plaines immenses qu'il habite ; il l'al-

(1) Plaines.

(2) *Fuera*, dehors. En français : Passez au large.

(1) Monnaie espagnole valant environ 84 francs.

(2) Du nom d'un petit quadrupède dont la laine sert à tisser ces manteaux.

(3) Thé qui se récolte dans le Paraguay.

teindra bientôt, et lui lançant son lasso dans les jambes, il le renversera sur le sol, et le dépouillera de sa peau et de ses cornes.

Félice, de son côté, attendra le tigre à son passage dans la vallée, et là lui livrera ce combat terrible, cette lutte effrayante où l'homme vaincra par la ruse un animal vingt fois plus souple, plus agile et plus fort que lui. Les deux ennemis sont en présence, ils se mesurent d'abord d'un œil inquiet; mais, bientôt, l'homme a pris son parti; il s'avance avec calme au-devant du jaguar, qui frémit de tant d'audace; les yeux fixés sur ceux du tigre, il marche en s'enveloppant le bras gauche de son poncho, et tenant son couteau dans la main droite; puis, quand il est à vingt pas environ de son féroce adversaire, il se met à courir avec rapidité, afin de ne pas lui laisser le temps de se précipiter sur lui; en quelques sauts, il franchit la distance qui les sépare, et bientôt ils se touchent, leurs regards sont pleins de menaces; le tigre est furieux, sa queue fouette ses flancs, ses griffes s'allongent, ses narines se dilatent et sa respiration devient haletante, précipitée. Alors, l'homme, calme et ferme en présence du danger, présente à l'animal son bras enveloppé; celui-ci, furieux, se précipite; mais il a dû se lever sur ses pattes de derrière pour appuyer ses griffes puissantes sur l'épaule de Félice, et sa poitrine se découvre tout entière; alors, prompt comme l'éclair, le couteau catalan va s'enfoncer dans le cœur de l'animal, qui tombe baigné dans son sang. L'homme a bien quelques égratignures, son poncho est bien percé par les griffes du tigre, mais qu'importe? cette peau vaudra dix *patagons* (1) demain à la ville, et il pourra rester quinze jours sans travailler; et si vous tremblez, vous, Européens, quand il vous racontera ses prouesses, si vous vous riez contre l'imprudence de ses confrères, que les indigènes appellent *gauchos* (2), il vous rira au nez. Il est pourtant une autre race de gauchos qui, bien que portant le même costume que ces derniers, en diffèrent totalement par leurs mœurs; ce sont ceux qui habitent près des villes; la plupart mariés, pères de famille, ils ont à quelques lieues une petite ferme dont les produits leur suffisent; ils viennent de temps à autre vendre à la ville voisine quelques peaux de bœuf, des volailles, des fruits; et une fois débarrassés de leurs marchandises, ils s'en retournent aussitôt à la campagne.

A côté de cette classe d'hommes fiers, courageux, aux sentiments élevés, on coudoie à chaque pas dans les rues de Montevideo et de Buenos-Ayres les mariners qui, tombés dans les conditions les plus basses, la plupart par leur inconduite et leurs passions dégradées, vendent leurs bras à qui paye le mieux; d'ordinaire, on les emploie à transporter des cuirs et des balles de laine à bord des navires. Presque tous d'origine italienne, ils parlent un dialecte semi-espagnol et italien; montés sur des goëlettes ou des tartanes, ils passent leur vie à courir la rivière, ayant pour toute nourriture des tranches de bœuf séchées au soleil, du biscuit avarié et les quelques poissons qu'ils peuvent

prendre dans le fleuve. Ces poissons sont pour l'Européen un grand sujet d'étonnement et de plaisir, car ils joignent à une chair fort délicate une conformation toute particulière; les plus communs, l'arma et le surrouï, sont surtout remarquables; les premiers, d'environ trente à quarante centimètres de long, ont la tête tellement grosse que son diamètre est égal au tiers de leur grosseur; elle est recouverte d'une armure épaisse, leur peau est dure et grise comme celle du requin, leur queue jaune; leurs nageoires et leur dos sont armés d'os longs, recourbés et pointus qui, les rendent très-difficiles à saisir; de chaque côté de la tête sont deux longues barbes flexibles, avec lesquelles ils s'attachent fort adroitement aux rochers, par des nœuds qu'on ne saurait défaire sans les couper. Ces poissons nagent mal et se tiennent au fond des eaux; mais ils doivent être des chasseurs fort redoutables, si l'on a égard aux armes nombreuses dont la nature les a pourvus; aussi le peuple, dans son intelligent langage, les appelle-t-il *armas*. Les surrouï, au contraire, nagent avec beaucoup d'agilité. Longs d'un mètre, un mètre cinquante environ, leur peau est aussi fort dure, et a beaucoup de rapport avec celle du marsouin; ils n'ont pas de dents; elles sont remplacées par deux os recouverts par la chair, à l'aide desquels ils retiennent leurs aliments. Ils vivent, en général, de petits poissons, et remontent quelquefois la rivière jusqu'à de très-grandes distances; leur chair est fort estimée des habitants du pays.

Toute la journée le fleuve est sillonné d'embarcations de toutes formes et de toutes grandeurs, allant d'une rive à l'autre, ou servant de communications aux navires entre eux ou avec la ville. — Mais souvent et par le plus beau temps on entend tout à coup retentir le cri sinistre *pampeiro* (1)! alors s'élève un nuage de poussière et d'insectes de toutes sortes, poussé par le vent; la rafale passe, violente, déchainée, irrésistible et sans une goutte de pluie; mais, heureusement, ces terribles ouragans ne durent pas longtemps. Avec la même rapidité, l'horizon, embrasé tout à l'heure par mille éclairs ou obscurci par des nuages, s'éclaircit, le temps redevient calme, et pur comme auparavant.

La nuit, lorsque la lune jette sa pâle lumière sur le fleuve, rien n'est beau comme ces navires qui, se balançant mollement avec leurs longues vergues en croix, et leurs mâts élancés, se dessinent sur l'eau, toute brillante des reflets de l'astre des nuits; et puis, quel poétique silence que celui qui règne alors, interrompu seulement de temps à autre par la voix grave de la cloche d'un navire qui sonne l'heure, ou par le bruit lointain qui vient du monde! car la ville est là, de l'autre côté du fleuve, plus agitée, plus vivante vingt fois que dans le jour; elle court, elle se presse dans ses théâtres et ses cafés, tandis qu'un marin, que son quart force à veiller, contemple ces vingt mille becs de gaz qui paraissent dans le lointain, comme un nuage de lumière, et oubliant dans sa rêverie la terre étrangère, évoque tristement le souvenir de la patrie absente, de sa mère et de ses amis.

FERNAND LANGLE.

(1) Le patagon vaut environ 5 francs 35 centimes.

(2) Paysan.

(1) Vent venant des plaines.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 9.

C'est par erreur que dans notre précédent catalogue nous avons annoncé, pour la musique de piano facile, *les Tricoteuses*, de Couperin. Cette publication, qui fait partie de celle intitulée *les Moissonneuses*, n'est pas encore gravée, et nous ne pouvons mettre quant à présent que cette dernière à la disposition des abonnés du JOURNAL DES DEMOISELLES. Aussitôt que cette œuvre paraîtra, nous nous empresserons de l'annoncer.

Il est inutile de faire remarquer que notre Catalogue de ce mois-ci contient une variété très-grande de morceaux de musique. Toujours choisies avec discernement et avec bon goût, ces compositions, dues à nos meilleurs auteurs, sont

classées dans nos catalogues de façon à rendre toute erreur impossible.

Nous recommandons tout particulièrement aux jeunes pianistes un ravissant quadrille intitulé : *Une fête au Palais de l'Industrie*, par Jules Yung, et une varsoviana intitulée aussi *le Palais de l'Industrie*, par A. Delaseurie. Le premier de ces morceaux, qui est pour moyenne force, est un des plus brillants. Il vient de paraître, et déjà le succès qu'il obtient partout le classe au nombre des compositions de ce genre que tout le monde recherche. L'autre, d'une exécution très-facile, peut être joué par un enfant de huit ans, et produire autant d'effet que les plus difficiles polkas et valse de Strauss.

ÉDUCATION MUSICALE.

(Troisième et dernier article.)

Rossini ne se découragea pas. Son *Maometto secondo* fut représenté à Naples en décembre 1820, et froidement reçu, malgré les nombreux morceaux d'une grande beauté de cette partition. Un écrivain de Naples, en parlant de cet opéra, rapporte une anecdote qui fait connaître la manière de composer du grand maître, et qui explique la négligence qu'on remarque quelquefois dans ses meilleures productions. « Rossini, dit-il, ainsi que beaucoup d'hommes de génie, passe son temps entre des accès de paresse et des accès d'activité; jamais il ne pense à travailler à un ouvrage avant qu'il ne soit pressé par le temps. Nous allâmes le voir vendredi soir, c'est-à-dire le 1^{er} de ce mois (décembre), et nous le trouvâmes occupé à travailler avec vingt feuillets autour de lui, environné de dames et de messieurs, ne disant presque rien, importuné par les interruptions, et harassé de travail. Les copistes avaient encore à copier toutes les parties; il restait bien peu de temps aux chanteurs pour se pénétrer de leurs rôles, aux instrumentistes pour prendre connaissance de leurs parties, à tous enfin pour faire les répétitions; et que pouvait-on attendre d'un ouvrage présenté au public dans un tel état d'imperfection d'études? » Ceci explique comment plusieurs des opéras de Rossini, reçus avec froideur à leur première apparition, ont ensuite excité le plus vif enthousiasme.

En 1821, Rossini retourna à Rome pour y écrire *Matilda di Shabran*. *Zelmira* fut ensuite représentée à Naples en 1824; cette partition est considérée comme une des meilleures de l'auteur, pour l'invention et le développement des idées. Dans la même année il composa *Semiramide* pour le théâtre de la *Venice* à Venise. Ce fut à cette époque qu'il épousa mademoiselle Colbran et qu'il termina son engagement avec Barbaja. Il partit alors avec sa femme pour Vienne.

Depuis ce temps, il a visité l'Angleterre et la France, recevant partout les témoignages d'estime et d'admiration les plus flatteurs. En 1827, il a composé à Paris *le Siège de Corinthe*; en 1828, *le Comte Ory*, et en 1829 *Guillaume Tell*.

La popularité de la musique de Rossini est telle qu'on ne peut la comparer à aucune autre. Il n'y a guère plus de trente ans que ses ouvrages ont commencé à faire sensation en Italie, et depuis cette époque on a vu disparaître de la scène presque la plupart des ouvrages de ses prédécesseurs. Les Allemands eux-mêmes, si fiers de la réputation de leurs compositeurs, ont été forcés de céder au charme de cette musique délicieuse. Il est vrai qu'à l'Opéra, dans les concerts et au Théâtre-Italien, on nous offre maintenant un peu plus de variété qu'on ne nous en présentait il y a quelques années; alors les programmes n'annonçaient que de la musique de Rossini, et toujours de Rossini, rien que de Rossini; mais encore aujourd'hui il est peu de musique qui soit entendue avec plus de plaisir que celle de ce compositeur. Moins travaillées, moins majestueuses et moins savantes que celles d'Haydn, de Mozart et de Beethoven, ses mélodies ont une séduction irrésistible, ne serait-ce d'abord que d'être à la portée de toutes les oreilles! Inférieur peut-être sous quelques rapports à plusieurs de ses prédécesseurs, il n'est pas de compositeur qui l'ait jamais égalé pour l'abondance, la facilité de l'inspiration, la souplesse du talent... et cela ne saurait être un instant mis en doute, quand un même maestro a su écrire *le Barbier*, *la Cenerentola*, *la Gazza Ladra*, et *Semiramide*, *Otello*, *Moïse*, *Guillaume Tell*....

Rossini a introduit un style beaucoup plus orné dans le chant écrit qu'on ne le faisait avant lui; cela est surtout remarquable dans ses derniers ouvrages. Il a, dit-on, adopté cette manière en raison de la mer-

veilleuse facilité des voix italiennes, et peut-être aussi pour corriger les abus de mauvais goût qu'en faisaient traditionnellement les chanteurs. Ces artistes semblaient ne prendre la pensée du compositeur que comme une espèce de canevas qu'ils embellissaient à leur fantaisie, avec leurs cadences ridicules et toujours en contradiction avec le rythme et la situation dramatique. Rossini, dégoûté d'entendre l'un d'eux (Velluti, dit-on), changea complètement le caractère de sa musique, et prit la résolution d'écrire lui-même toutes ses floritures.

Quelque imparfaite que soit cette notice, qui n'a d'autre ambition que celle d'être un renseignement vrai puisé à des sources certaines, nous avons cru être agréable à nos jeunes lectrices en leur donnant quelques détails sur les compositions du grand maître dont le passage en France laissera dans toutes les mémoires un attrait et un souvenir ineffaçables.

Rossini, qui est en ce moment aux bains de mer, se dispose à revenir à Paris. Il est même probable que l'illustre maestro y passera l'hiver.

MARIE LASSAVER.

REVUE MUSICALE.

J'ai beau interroger mes souvenirs sur les nouveautés musicales écloses sous l'influence du soleil d'août et des merveilles de l'Exposition, j'ai beau questionner les dilettanti de ma connaissance sur les représentations, auditions et compositions dont les concerts et les théâtres sont habituellement si prodigieux, j'ai beau courir après tous les mélomanes départementaux qui foulent en ce moment l'asphalte de nos boulevards parisiens, pour leur demander : Avez-vous entendu quelques voix harmonieuses ? Avez-vous assisté à quelques brillants concerts ? Avez-vous admiré quelques compositions lyriques ? Bah ! me répondent-ils avec un sourire ironique, il est bien question de musique par le temps qui court. Nous préférons mille fois aller voir les Aztecques, contempler le tableau de Muller, soupeser les canots en caoutchouc, et compter un à un les diamants de la couronne de France ; et au soir, au lieu de s'enfermer dans ces baignoires étroites que l'on appelle salles de concert, ne valait-il pas mieux assister au grand duel tragique de nos Melpomènes modernes ? du Théâtre-Italien, où la Ristori exalte toutes les têtes et subjugué toutes les âmes, vous passiez au Théâtre-Français, où le sublime et inimitable talent de Rachel éternise nos admirations. Allez, ô critiques de la trille et de la mélodie, allez, et ne nous parlez en ce moment ni d'autres voix ni d'autre musique. Et les profanes me tournent les talons en me jetant un de ces regards qui veulent tout simplement dire : Elle revient en droite ligne du pays des Hurons ou des Iroquois ! Or, en désespoir de cause, me voici trottant vers l'Opéra-Comique, où madame Ugalde a remplacé mademoiselle Caroline Duprez dans l'*Étoile du Nord*. C'est une charmante cantatrice, en vérité, que madame Ugalde. Sa voix, toujours pure, toujours facile, semble sortir de son gosier délicat comme un flot de perles brillantes. Il y a tant de hardiesse et de grâce dans ses vocalises, tant d'entrain et de mouvement dans son jeu, qu'en faveur de ses qualités de chanteuse, on excuse ses défauts d'actrice. Madame Ugalde manque de la distinction nécessaire à certains emplois qu'on lui confie trop souvent.

Charmante *Galatée*, fringante *Fée aux Roses*, joyeuse vivandière, madame Ugalde ne peut s'envelopper de pourpre ni même revêtir le brocart de la grande dame sans qu'on souffre de la voir transplantée sur un terrain si peu propre à sa nature.

Jenny Bell poursuit envers et contre tout le cours de ses représentations. Le public est forcé de se contenter de cet opéra manqué, dû à l'un de nos compositeurs les plus appréciés ; quoiqu'on semble préoccupé en ce moment de l'indisposition de M. Auber, il faut espérer qu'il prendra bientôt sa revanche, et que l'illustre auteur de *la Muette* retrouvera sa santé, ses belles inspirations et sa gloire, un moment obscurcies.

Qu'on nous permette maintenant de répéter le gros cancan qui circule dans le petit monde lyrique. Le bruit court à l'Opéra que mademoiselle Sophie Cruvelli attend avec impatience le terme de son engagement, pour reprendre sa parole et sa liberté, afin de quitter définitivement le théâtre. La cause de cette détermination regrettable serait, à ce qu'on assure, un mariage que la cantatrice est sur le point de contracter.

Une bouffonnerie musicale intitulée *les Deux Aveugles*, paroles de M. Moineaux, musique de J. Offenbach, représentée récemment sur le théâtre des Bouffes-Parisiens, vient de paraître chez G. Brandus Dufour et C^e, éditeurs, 103, rue de Richelieu, et chez Michel Lévy frères, 2, rue Vivienne.

Cette nouvelle production de l'auteur de *la Question d'Orient* a été accueillie par un succès qui s'accroît chaque jour. C'est, en effet, plus qu'une pochade que ce petit tableau rempli d'esprit et de finesse d'observation ; c'est une composition charmante dont ne manqueront pas de s'emparer les théâtres de province et les amateurs d'intermèdes chantés. Déjà M. Musard y a trouvé le sujet d'une valse délicieuse que son orchestre exécute avec son entrain ordinaire, et qu'on trouve arrangée pour le piano chez les éditeurs ci-dessus nommés.

MARIE LASSAVER.

POÉSIE.

Oh ! bien heureux qui peut passer sa vie
Parmi les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a souci d'une chose incertaine ;
Il ne se pait d'une espérance vaine ;
Nulle faveur ne le va décevant ;
De cent fureurs il n'a l'âme embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée,
Des vents émus soufflant horriblement ;
Et, quand la nuit, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition, son courage n'attise ;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise ;
Il ne se plaît à violer sa foi ;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune ;
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Je vous rends grâce, ô déités sacrées,
Des monts, des bois, des forêts et des prés,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente
Et les desirs des cœurs ambitieux.

Si je ne loge en ces maisons dorées
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se plaît des trésors de la plaine,

Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée.
J'ai des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieus,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches lointaines
Pour arroser nos prés délicieux.

PHILIPPE DESCHARTES,
Poète du seizième siècle.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince, petit-fils, frère et père de roi,
élevé par les hommes les plus vertueux et les plus
spirituels de son temps, qui mourut à la fleur de

l'âge, en emportant avec lui l'espoir de la France et
la gloire de la monarchie ?

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MENU ORDINAIRE EN ÉTÉ.

DINER.

LE DIMANCHE.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf accompagné d'un melon.

ENTRÉES.

Rissolos de cervelle de veau.

Pâtés aux crevettes.

RÔT.

Poulets de grain.

ENTREMETS.

Choux-fleurs.

Flan aux abricots.

DESSERT.

Pêches.

Fromage à la crème.

LE LUNDI.

Potage à la julienne.

ENTRÉES.

Bœuf en miroton ou à la sauce
tomate.

Fricassée de poulets.

RÔT.

Filet de bœuf.

ENTREMETS.

Artichauts à la barigoule.

Croûte aux champignons.

DESSERT.

Abricots.

Biscuits.

LE MARDI.

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Poule au riz.

ENTRÉES.

Langue de bœuf aux cornichons.

RÔT.

Anguille à la tartare.

ENTREMETS.

Haricots verts.

DESSERT.

Prunes de reine-claude.

Fromage.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉE.

Poitrine de veau aux carottes.

RÔT.

Pigeons farcis aux fines herbes.

ENTREMETS.

Artichauts frits.

DESSERT.

Figues fraîches.

Compote de prunes.

LE JEUDI.

Potage au tapioca.

ENTRÉES.

Boulettes de bœuf aux escaroles.

Côtelettes de veau en
papillote.

RÔT.

Filet de mouton.

ENTREMETS.

Haricots blancs nouveaux.

Pudding aux fruits.

DESSERT.

Abricots et pêches.

Fromage.

LE VENDREDI.

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Alose au bleu.

ENTRÉES.

Matelotte.

Oufs brouillés.

RÔT.

Friture de merlans.

ENTREMETS.

Choux-fleurs.

Omelette soufflée.

DESSERT.

Prunes.

Biscuits et macarons.

LE SAMEDI (gras).

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Gigot à l'eau.

ENTRÉE.

Macaroni.

RÔT.

Côte de bœuf aux cornichons.

ENTREMETS.

Pommes de terre nouvelles à la
maitre d'hôtel.

Beignets d'abricots.

DESSERT.

Figues et pêches.

Fromage.

LE SAMEDI (maigre).

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Turbot à la sauce blanche.

ENTRÉES.

Croquettes de poisson.

Macaroni.

RÔT.

Soles au gratin.

ENTREMETS.

Pommes de terre à la maitre d'hôtel.

Beignets d'abricots.

DESSERT.

Figues et pêches.

Fromage.

CORRESPONDANCE.

Me croirais-tu, ma chère amie, quand je te dirai que la reine d'Angleterre a été saluée à son arrivée à Paris par l'élite de nos quatre-vingt-six départements, trois cent mille Anglais et autant d'Allemands, de Piémontais, d'Espagnols, de Turcs, d'Italiens? C'est là un fait cependant!... un fait attesté par la statistique dressée du nombre d'étrangers présents dans notre capitale, et confirmé par l'encombrement de nos rues, de nos boulevards, de toutes les promenades publiques. Au mois de juin, on se plaignait du trop peu; on se plaindrait volontiers du trop aujourd'hui, si le génie parisien ne savait pourvoir à tout, et faire face aux plus grands embarras; indépendamment des fabuleux hôtels ouverts depuis quelques mois et dont la contenance n'est pas de moins de douze, quinze et même dix-huit cents personnes, des hôtels anciens au nombre de dix mille, et même des maisons en construction, converties à la hâte en logements, chaque famille se fait un devoir de recevoir ses invités, et ce n'est pas tout: les parents oubliés ou tant soit peu inconnus, viennent au nom de la plus légitime parenté, du meilleur souvenir, de la plus grande amitié, du plus pur dévouement, implorer une hospitalité, si humble qu'elle soit. Tu ne peux t'imaginer, ma chère amie, le nombre d'amis, de cousins, de cousines aimables que l'on retrouve en pareille circonstance. — Pour notre part, il nous en est tant arrivé, que ma mère, malgré la bonne volonté et le désir d'être utile que tu lui connais, a été forcée de se réuser et de se borner à remercier la plupart d'entre eux de toutes les affabilités et toutes les protestations qu'ils lui prodiguaient. — Que faire, en effet, lorsque salon, boudoir, salle à manger, cabinet de travail, sont convertis en dortoirs, lorsque en faveur d'une parente ou d'une amie âgée, on s'est même dépourvu de sa chambre, ce sanctuaire du travail, du repos, où l'on cause si bien avec les absents, où l'on travaille pour ceux qu'on aime?... — Indiquer un bon hôtel, me répondit tout à coup Florence, dont la présence inattendue me fit faire un bond sur ma chaise.

— Comment es-tu entrée, espiegle? lui demandai-je, je ne t'ai pas entendue.

— Pendant que ta mère reconduisait une visite; elle m'a dit que tu écrivais dans un petit coin du salon; je devinais à qui, et comme entre nous trois il n'y a pas de secrets, mes yeux, par-dessus ton épaule, suivaient ta plume depuis quelques instants et attendaient la fin de ta longue phrase pour t'embrasser et te dire que je viens t'offrir mes services...

— Ah! sois la bienvenue! et puisque tu as si bonne volonté, prends ma place et continue ma lettre. Je m'habillerai pendant que tu écriras.

— Bien volontiers, Jeanne; que faut-il dire?

— Raconter l'arrivée de la reine d'Angleterre, puis-que tu viens de Boulogne et que tu l'as vue.

— Bon... Je commence: C'est le 18 août, à deux heures de relevée, que la reine Victoria a mis le pied sur le sol de France. Dès midi, la foule encombrait les rues de la ville, au point de rendre presque impossible la marche des troupes venues des camps voisins et disposées pour former la haie, du point du

débarquement jusqu'à la gare du chemin de fer. A une heure et demie on signale le yacht royal. Aussitôt les canons de l'escadre anglaise, les batteries de l'entrée du port, et de longues lignes de troupes d'infanterie placées sur les falaises, font entendre de nombreuses détonations.

L'empereur, arrivé la veille, monte à cheval, en grand uniforme et se dirige, suivi d'un nombreux état-major, sur le lieu du débarquement; à deux heures, le yacht *Victoria-and-Albert* entre dans le port. L'empereur met pied à terre, et reçoit la souveraine du peuple anglais, le prince Albert, la princesse royale et le prince de Galles. Le moment est solennel: des milliers de chapeaux, d'écharpes, de mouchoirs s'agitent en signe de salut, et le cri de *Vive la reine Victoria!* s'échappe de toutes les poitrines.

La décoration de la gare du chemin de fer, ma chère amie, était quelque chose de féerique: la cour n'était rien moins qu'un jardin d'Armide planté des fleurs les plus rares, aux parfums les plus délicats. Un immense arc de triomphe, surmonté d'étendards aux armes de France et d'Angleterre, au milieu desquels était placée une statue de la Civilisation, en fermait l'entrée, et aux pieds de cette statue étaient ces mots *Wellcome to France*.

Le cortège arrivé dans la gare, la reine descendit de voiture, et, appuyée sur le bras de l'Empereur, entra au milieu des plus sympathiques acclamations dans le salon d'honneur. La décoration de ce salon était un prodige de bon goût. A côté, un boudoir aux tentures blanches et roses avait été disposé: c'est là que la reine se reposa quelques instants.

A deux heures et demie, le train impérial s'est mis en marche pour Paris. Je suis restée à Boulogne, et je ne sais plus rien... à ton tour maintenant, si tu veux dire à notre amie l'entrée du cortège à Paris.

— Oh! ce ne sera pas long. La reine est arrivée vers sept heures et demie, et lorsqu'elle a passé sur le boulevard des Italiens, où je me trouvais, il faisait nuit. Alors j'ai entendu le roulement des tambours, je n'ai vu que les sergents de ville qui couraient, des guides, des cuirassiers, des cent-gardes; les voitures découvertes de la cour ont rapidement passé, puis des fourgons de voyage qui fermaient la marche. On m'a dit que dans la première de ces calèches se trouvaient la reine Victoria, la princesse royale, l'Empereur et le prince Albert; que la reine avait une robe bleue, un chapeau blanc et un mantelet de soie gris-perle; la jeune princesse sa fille une légère toilette blanche et rose. Dans les autres voitures étaient le prince de Galles, le prince Napoléon et les personnes de la suite, dames d'honneur, officiers, généraux.

Quant à l'aspect de Paris, c'était un spectacle merveilleux. Depuis la gare d'arrivée jusqu'à Saint-Cloud, la foule immense, prodigieuse, était contenue depuis trois heures de l'après-midi par une double haie de troupes et de gardes nationales. Les édifices publics, les maisons particulières étaient décorées de fleurs, de tentures, de drapeaux aux couleurs de France et d'Angleterre.

Les nouveaux hôtes de Saint-Cloud ont passé la

journée du dimanche en famille, sous les magnifiques ombrages du parc. Si nous en croyons quelques échos intimes de cette royale résidence, la reine dans ses appartements privés et au sortir des représentations ou des visites de gala, redevient la femme simple dans ses goûts, la mère expansive dans ses affections; elle s'occupe de ses enfants, de la princesse royale, qui charme la cour par sa grâce et sa simplicité; du prince de Galles, qui l'égaye par ses saillies spirituelles.

Mais la mère de famille s'occupe avant tout de ses enfants absents, et chaque jour, au sortir d'une réception officielle ou du baise-main royal, elle lit leurs petites lettres et se repose dans ces douces affections des fatigues du métier de reine.

Le lundi, ont commencé les visites à nos principaux monuments, nos grands établissements: la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, l'Hôtel de Ville, le Louvre, les Expositions des Beaux-Arts et de l'Industrie, Versailles, l'Ecole-Militaire, les Invalides, l'Opéra. Partout et chaque jour, c'est le même élan, les mêmes acclamations sympathiques.

Il me serait trop long d'entrer dans les détails de toutes ces fêtes. La représentation de l'Opéra surtout laissera le souvenir d'une véritable féerie.

La salle avait été comme métamorphosée.

Une immense loge était élevée au fond de la salle, en face de la scène; cette loge était recouverte d'un splendide dais de velours rouge, rehaussé de franges et de broderies d'or, avec les écussons de France et d'Angleterre, et surmonté de l'aigle impériale. La reine portait une couronne de diamants et d'émeraudes; l'Impératrice avait une couronne d'émeraudes.

Le spectacle se composait du trio de *Guillaume Tell*, des variations de Hummel, chantées par madame Alboni, du bolero des *Vêpres Siciliennes*, par mademoiselle Cruvelli; du duo de la *Reine de Chypre*, puis du ballet de la *Fonti*.

Le ballet fini, tous les artistes du chant et les chœurs de l'Opéra ont entonné le *Good save the King*. Dès que le chant national (1) des Anglais a été entonné, tous les spectateurs se sont levés spontanément pour rendre hommage à la reine de la Grande-Bretagne. LL. MM. et les princes se tenaient également debout.

Au moment où les artistes se sont groupés sur la scène, on a vu apparaître au fond du théâtre une magnifique vue de Windsor, comme pour rappeler la réception solennelle faite à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice dans cette demeure royale.

(1) La musique de l'antienne *GOD SAVE THE KING* est de Lully, elle a été faite sur des paroles françaises, et chantée devant Louis XIV, par les pensionnaires du couvent de Saint-Cyr. Voici ces paroles :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !
Que, toujours glorieux,
Louis, victorieux,
Voie à ses pieds ses ennemis
Soumis !
Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !

Lorsque Georges I^{er} monta sur le trône d'Angleterre, le célèbre compositeur Haendel ajouta des variations à cette antienne, et les présenta lui-même à la reine.

Au devant, s'élevait une décoration héraldique, sorte de rideau surmonté de la couronne royale et parsemé de génies représentés par les plus jeunes sylphides du ballet.

A la fin de l'hymne, le château de Windsor a été tout à coup éclairé par une lumière électrique, qui a répandu sur toute cette scène un indescriptible effet.

L'hymne a été chanté avec une solennité presque religieuse, et quand il a été fini, l'émotion universelle à peine contenue a éclaté en transports d'enthousiasme. Il est impossible d'imaginer un tableau plus beau que celui de cette salle immense, éblouissante, tapissée littéralement du bas en haut de parures, de fleurs, de diamants, écoutant respectueusement la prière pour la conservation de jours si précieux, puis saluant par des exclamations d'allégresse et de sympathie les hôtes illustres et vénéralés de la France.... Mais notre amie aura peut-être déjà lu tout cela quand lui arrivera notre Journal? Aussi, je crois, ma chère, Florence, que nous ferons bien mieux d'ouvrir notre planche et de la lui expliquer. Parle, je tiens la plume.

N^o 1, COL MOUSQUETAIRE de moyenne grandeur. Ce dessin, d'une nouveauté charmante, se compose de plumetis d'œillets et de point d'échelle. Au bord est un feston feuille de rose. Les œillets pourraient être remplacés par des pois, mais ce serait peut-être lourd, et bien moins dans la mode du jour, car ces petits œillets font fureur; aussi les retrouvons-nous sur toutes les broderies du moment.

2, GARNITURE assortie au col; tu pourras, avec cette garniture, faire une manche duchesse, surmontée d'un gros bouillonné ou de deux petits, sur lesquels tu disposeras des traverses en petits velours, de la largeur d'un doigt. Si tu entourais le feston de la garniture, ainsi que celui du col d'une petite guipure, cela compléterait l'ensemble de cette jolie parure.

3, RICHE ECUSSON avec les lettres A, E, J, enlacées; plumetis, point sablé, point de plume, point grainé et feston; tous les genres de broderie ou à peu près se trouvent réunis dans cet écusson qui, je l'espère, répondra à ta demande, si gracieusement exprimée.

4, QUART D'UN MOUCHOIR; ce dessin, que je te recommande, car il composera un charmant mouchoir de jeune fille, se fait au plumetis avec mélange de festons, d'œillets ombrés et de jours, dans le cœur des fleurs; sous la baguette d'encadrement, tu pourras placer une seconde batiste, sur le milieu de laquelle se trouveront les œillets; au bord du feston est un mince cordonnet, qui doit être fait au plumetis très-fin.

5, GARNITURE, au plumetis, pouvant se faire sur de la mousseline ou sur du nansouk, suivant sa destination; les pois et le feston doivent être assez bourrés.

6, GARNITURE à roues; ce dessin, tout à jour, convient à merveille pour des objets d'enfants, tels que robes, bas de pantalons, ornement de talma ou de par-dessus.

Fin de la petite édition.

7 à 31, ALPHABET; pois ou œillets; celles de nos amies, auxquelles nous n'avons pu encore faire parvenir leurs initiales, auront la bonté, en attendant que leur tour arrive, de les choisir dans cet alphabet, simple et à la fois distingué.

32, 33 et 34, PIÈCES D'UNE CHEMISE de femme: guipure et plumetis; au-dessus de la broderie de la petite

manche qui se trouve au n° 31, tu feras plusieurs petits plis; tu te souviens qu'il faut tirer les fils, si l'on veut obtenir de la régularité pour ce genre de plis. — Je trouve que les petits plis font toujours si bien que l'on ne saurait trop en placer dans tous les objets que l'on confectionne; j'ai vu l'autre jour, chez une de nos grandes lingères, toute une pièce de chemise entièrement composée de plis formant le carreau; je t'assure que ce petit chef-d'œuvre de patience merveilleusement piqué, m'a paru infiniment plus joli que bien des broderies; il en est de même pour les chemises de nuit et les camisoles: je tâcherai de t'envoyer bientôt les échantillons de ce que je veux dire; tu pourras ainsi, dans les longues soirées d'hiver, commencer quelques modèles qui te serviront pour ton trousseau.

33, ENTRE-DEUX, plumetis très-fin, point sablé et jour; cet entre-deux serait très-élégant pour manches bouillon, en alternant un entre-deux brodé et un entre-deux en valencienne.

Il y a un genre de manches bouillon qui plaît assez en ce moment, et dont je dois te signaler la vogue naissante; ce sont des bouillons en mousseline très-claire: mousseline unie ou à pois, mais la première est préférable; cette mousseline se coupe par bandes de 6 à 8 centimètres de largeur (quant à leur longueur, elle varie selon celle dont on veut faire les bouillons); ces bandes se froncent de chaque côté, tout comme si l'on faisait des bouillonnés, et on les adapte à un entre-deux de mousseline brodée, qui doit être bordé d'une dentelle de fil de 2 à 3 centimètres de hauteur; cette dentelle retombe de chaque côté sur la mousseline froncée; pour le poignet, il doit être formé par un entre-deux pareil à ceux du fond et également garni de dentelle. — Ce genre de manches est d'une fraîcheur charmante. Tu comprends que le tulle à pois et le mélange des entre-deux de dentelle iraient encore très-bien pour ces sortes de bouillons, mais c'est tout de suite beaucoup plus habillé.

36, BAS DE JUPON. Ce dessin, qui se fait au feston, doit être placé au-dessus d'un ourlet de 8 à 10 centimètres (bien entendu que l'ourlet se trouve toujours pris dans la broderie), on ne le découpe qu'après; ce dessin, que tu peux broder avec du coton un peu gros, n'est composé que de point de feston; entre les deux festons du bas, on met un entre-deux de valencienne, ou du tulle *point lancé*. — Tu sauras qu'à l'avenir nous appellerons ce nouveau tulle *tulle crêpe*, nom qui rend mieux l'effet de ce tulle, qui a réellement quelque chose de trouble et de nuageux comme le crêpe *crepé*. Cette invention est en grande vogue aujourd'hui parmi le monde *brodeur* ou *brodant*. Du reste, pour l'emploi de ce tulle, tu recevras le mois prochain un dessin que l'on compose exprès pour toi; quant à celui pour bas de jupon, il serait également bien placé tout à fait au bord du jupon.

37, GARNITURE plumetis sur mousseline. Ce dessin, d'une grande finesse, conviendrait également pour une robe de baptême, ou pour des volants de robes de petites filles de trois à cinq ans. — On ferait ainsi cinq volants, y compris celui de la basque; une garniture pareille formerait la berthe et les petites manches courtes; une ceinture en très-large ruban à bouts flottants par derrière, et deux nœuds en plus petit ruban placés sur les épaules, complèteraient cette jolie toilette d'un élégant Bébé.

38, Ces FEUILLES DE TRÈFLES peuvent être disposées

en semé pour fond de manches, ou bien rester disposées en colonnes comme elles le sont sur la planche. — Dans tous les cas, le poignet sera composé, par les fleurs même; de chaque côté du bord on fera un point ure.

39, COL pour petite fille de huit à dix ans; ce dessin d'une exécution facile pourra, j'espère, être brodé par la gentille fillette à laquelle il est destiné; elle pourra être fière de son œuvre, car assurément ce col fera beaucoup d'effet; les pois sont entourés d'un petit cordonnet; les œillets qui, pour une débutante, seraient plus faciles à faire, produiraient aussi un joli ensemble.

40, Cette CORBEILLE, d'où s'échappent des touffes de fleurs fines et élégantes, peut servir pour coin de mouchoir; on place au-dessus un nom, un chiffre ou une devise. On voit beaucoup de mouchoirs entourés d'un ou de plusieurs petits ourlets à jours et ayant seulement dans l'un des coins un bouquet de fleurs, avec un chiffre ou le nom entier; mais je préfère toujours un joli chiffre. Cette corbeille, qui se brode entièrement au plumetis très-fin, serait aussi charmante pour un dessus de pelote *duchesse*; ces pelotes sont rondes, on les entoure d'une dentelle guipure, sous laquelle on place un ruban de satin tuyaaté; trois nœuds de ruban posés au-dessus donnent à ces pelotes un petit air Pompadour du plus gracieux effet; c'est un cadeau dont le succès est toujours assuré.

41, GARNITURE simple pour taie d'oreiller et objets de layettes; ce dessin est composé de plumetis facile et de feston feuille de rose. Ne prends pas du coton trop fin.

42, COL BROCHE MOYEN AGE. Si je ne craignais de trop me vanter, je te dirais que ce dessin est une des plus ravissantes choses que l'on puisse voir; il a été copié sur ces anciennes guipures vénitiennes que l'on ne retrouve plus aujourd'hui que chez quelques rares collectionneurs d'antiquités. Mais que cela ne te décourage pas sur l'entreprise de cette merveille, qui n'est ni longue ni difficile à exécuter, puisque cette broderie se fait complètement au feston, à part les petits pois et le feuillage de l'entre-deux du haut, dans lequel tu vois des ombres. Ce feston se fait comme un feston-guipure ordinaire, seulement je t'engage à prendre l'étoffe et à la découper ensuite; tu découperas avec beaucoup d'attention à tous les endroits *pointillés*, comme dans les dents du milieu. — Juge si col doit être à jour, et combien ces quelques carrés mat en nansouk doivent être d'un heureux contraste.

43, GARNITURE allant avec le col.

44 et 45, ROND ET GARNITURE POUR BONNET PARACHUTE. Ce genre de petit bonnet ne coiffe que le sommet de la tête, ou plutôt la nuque. On dispose d'abord un rond tel que tu vois celui-ci; ce rond, que tu brodes en plumetis et guipure, sera ensuite appliqué sur un fond de tulle, ayant une petite passe sur laquelle tu mettras deux rangs de garnitures comme celle du n° 45. Ces garnitures doivent tourner autour des oreilles et dégager le cou; ce bonnet sera ensuite tout pomponné de rubans. Les brides seront en très-larges rubans.

46, QUART D'UN MOUCHOIR. Ce riche dessin se compose de plumetis, de point de plume, de point sablé de jours et de feston; le feston doit être entouré d'une valencienne de huit à dix centimètres de hauteur; pour très-jeune fille, il faudrait supprimer l'écusson du coin. Ce changement n'enlèverait rien à la grâce

de la bordure, tout en faisant de cette guirlande un mouchoir très-simple et de très-bon goût.

47, ECUSSON renfermant les lettres CM, surmontées d'une couronne; plumetis fin, point sablé et jours.

48, GARNITURE dont le feston n'a pu trouver place sur la planche; elle se brode au plumetis très-fin, et composerait de très-jolies manches pagodes. Une garniture pareille pourrait aussi former le col.

49, DESSUS DE PORTE-CIGARES. Brode-le sur cuir de Russie soutaché d'or avec un mélange de fil d'or; c'est ce qui se fait le plus dans le moment.

Tourne la planche.

Pour nous reposer un peu de tous ces *plumetis*, *aillots*, *pois*, etc., nous allons passer à ces trois croquis.

50, PORTE-MONTRE. Ce petit ouvrage se fait sur une carcasse que l'on recouvre avec de la chenille. Pour recouvrir le pied ainsi que les feuilles, tu prendras de la chenille verte ombrée; pour la tige, de la chenille bois; la marguerite sera rouge, jaune, bleue ou lilas, faite avec de la chenille dégradée, afin de rendre, autant que possible, le nuancé de la fleur naturelle. Le petit travail à l'aide duquel on recouvre cette carcasse se fait comme un point de reprise, passant dessus et dessous. Dans le haut, on place un petit anneau avec lequel on peut suspendre l'ouvrage. C'est joli, facile et peu coûteux, trois qualités que M^{me} Marie Soudant réunit à son talent et à son goût toujours si distingué. Toutes les fournitures comprises pour ce porte-montre reviennent à peu près à 7 ou 8 francs, en admettant que la marguerite soit faite en teintes rouges: les autres couleurs seraient meilleur marché.

51, PORTE-ALLUMETTES ESPAGNOL. Cet ouvrage se fait aussi en chenille et sur carcasse. C'est un peu le genre du *cache-pot* que je t'ai envoyé dernièrement. Si tu ne pouvais te procurer la petite carcasse toute faite, rien ne te serait plus facile que de la faire toi-même. Prends donc de la chenille rose Chine, et noire, et recouvre les montants de la carcasse, en alternant une branche rose Chine et une branche noire. Dans le haut, pour former les écailles que te montre le croquis, tu tourneras les deux chenilles ensemble, qui seront laitonnées, passant une *perle* blanche *mat soufflée* dans le milieu de chaque dent. Le pied se fait de la même manière, mais il faut seulement supprimer les perles. Cet ouvrage, complètement terminé, revient de 4 à 5 francs.

52, JARDINIÈRE MOUSSE. Charmant ornement de console, ou de dessus de cheminée de campagne. Il te faut d'abord une carcasse ayant trente centimètres de longueur, quinze de largeur et vingt de hauteur; elle se trouve montée sur des pieds, soit en laiton comme est la carcasse, et que l'on dissimule alors sous la laine, — soit en cuivre doré, ce qui est bien plus élégant; pour recouvrir les laitons de cette carcasse, il faut choisir de la laine ombrée dix fils de deux couleurs: par exemple, cerise et vert font très-bien; les feuilles du haut retombant sur la jardinière, se recouvrent en laine verte.

L'extérieur de cette jardinière terminé, il s'agit de la garnir.

Quand on a des fleurs naturelles, la chose est bien simple; il suffit de placer dans sa jardinière un double fond en tôle que l'on remplit d'eau ou de terre, suivant que l'on met les fleurs en tige ou en racines.

Si l'on n'a pas de fleurs naturelles à sa disposition, et que l'on doive recourir aux fleurs artificielles, il faudra faire un plateau en carton très-ferme, de grandeur à s'adapter sur l'ouverture que présente le haut de la jardinière; ce carton sera recouvert de percaline verte légèrement bombée par un peu de coton placé (vers le milieu surtout) entre le carton et la percaline. Ce plateau se fixe à la jardinière à l'aide de cinq petits rubans verts n° 3. Deux par derrière, un de chaque côté, et un sur le devant; alors avec de la laine verte ombrée, il faudra faire sur le plateau de percaline une jolie mousse variée de vert, et la parsemer d'une foule de jolies petites fleurs, pâquerettes, roses de mai, volubilis, etc. En laine, toutes ces fleurs sont charmantes. C'est une excellente occasion d'utiliser les fleurs de coiffure qui ne sont plus d'une entière fraîcheur.

Cette jardinière sera un bien joli cadeau de premier de l'an, et tout cela pour le modeste prix de six à huit francs.

53, Patron et dessin du TALMA que représente la gravure de ce mois; les talmas ou petits collets se portent toujours beaucoup, car c'est pour l'automne surtout un charmant vêtement; je l'engage donc à bien vite te broder ce talma; fais-le en drap léger noir ou de couleur, ou bien encore d'une étoffe pareille à l'une de tes robes, ce qui compose pour jeunes filles des toilettes du meilleur goût; ce dessin pourrait encore servir sur un talma de velours. Si tu veux faire du nouveau, laisse de côté la soutache, la serpentine, etc., et emploie du petit velours noir zéro, avec lequel tu suivras toutes les sinuosités du dessin. Ce velours, très-étroit, se coud au milieu seulement. Tu verras comme c'est d'un joli effet; on l'achète par pièces; c'est très-bon marché. Comme doublure, tu mettras une soie légère sans ouate; dans le bas, tu pourrais poser un effilé dans le genre de celui indiqué par la gravure; mais il s'en trouve de plus simples encore et qui ne manquent certes pas d'élégance; sur la planche, ce dessin remonte sur le devant, car j'ai pensé que si tu ne pouvais te procurer de jolis boutons en passementerie, ton embarras serait grand, tandis que par ce moyen toute indécision est enlevée; libre à toi maintenant d'opter entre les deux ornements, ou même de combiner l'un et l'autre, ce qui ne ferait pas plus mal. Ce talma, de taffetas noir accompagnant une robe pareille, serait des plus distingués.

54 à 59, ROBE pour petite fille ou petit garçon de deux à quatre ans. Tu vois que nous pensons non-seulement à toi, mais à toutes celles que tu aimes.... à tes amies mariées comme à tes petites sœurs. Aujourd'hui donc, nous avons eu recours à madame Raynaud, dont le goût est toujours si parfait, si distingué. Que dis-tu de cette robe? Est-elle jolie? est-elle surtout bien complète? Nous avons le corsage, la pièce du devant, le revers formant bretelle, les deux petites basques du devant coupées sur les hanches, puis les deux basques du dos.

60 et 61, PETITE MANCHE et volant de la manche, qui doit avoir soixante-dix centimètres de largeur, dix centimètres de hauteur, et être adapté à la manche avec sept plis plats.

62, DESSIN POUR LA JUPE. Cette jupe a trente-cinq centimètres de hauteur avec un ourlet de dix centimètres (tu comprends que cela dépend de l'âge et de la taille de l'enfant); elle se monte à plis plats; sur cha-

cun des plis, se trouve une grecque disposée comme les deux que tu vois sur la planche ; il y a onze plis dans la jupe, et par conséquent onze colonnes de grecques, toujours reliées l'une à l'autre dans le bas, suivant le dessin ; ceci est une nouveauté des plus *neuves*. Le dos du corsage n'ayant pas de broderie, ne se trouve pas sur la planche. Quant à l'étoffe dont on peut faire cette robe, tu peux choisir entre le piqué, qui est toujours charmant pour les enfants, le cachemire, la soie pour un âge plus avancé (mais pour petite fille seulement), puis le velours. Le dessin peut être fait de différentes manières et de différentes couleurs ; en petit galon, — deux rangs de soutache, — un large velours, ou enfin deux rangs de petits velours zéro. Le feston n'a qu'une seule manière d'exécution. Cette robe serait charmante pour petite fille en cachemire bleu suède brodée de velours nacarat, et pour petit garçon en velours *carora* et brodée en soutache noire. Il est bien entendu que cette forme de robe ne peut pas servir pour petit garçon passé deux ans.

63, *Léonie*, plumetis simple.

64, *Noémie*, plumetis ou feston.

65, *Aglé*, plumetis.

66, *Lucile*, œillets ou pois.

67, *Aline*, plumetis.

68, *Lucile*, plumetis.

69, *Hélène*, plumetis fin.

70, *Laure*, plumetis et jours.

71, *Hippolyte*, plumetis.

72, *Annette*, plumetis.

73 et 74, Deux coins de mouchoir dans le genre de ceux dont je t'ai parlé plus haut : plumetis fin.

75, *Joséphine*, plumetis.

76, *Félicité*, plumetis fendu.

77, *Bertha*, feston et œillets.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

La jeune fille placée sur le premier plan porte une robe en taffetas de *Nice*, ayant au bord des trois volants un effilé mousse ; sur le corsage à basques sont placées des bretelles de la même étoffe que la robe ; ces bretelles, bordées d'effilé, croisent sur le devant et viennent s'attacher par derrière en formant un nœud à longs bouts. Le devant est fermé par des boutons de fantaisie ; un volant entoure les basques, et trois garnitures forment les manches pagodes. Col et sous-manches en guipure ; mantelet de taffetas dont les bouts croisent sur le devant. Ce mantelet est orné d'un volant sur lequel se trouve une ruche de ruban de taffetas bordée d'une dentelle de quatre à cinq centimètres de hauteur ; trois ruches semblables recouvrent le fond du mantelet. Chapeau de paille orné de ruban de velours et d'une grappe de raisins ; en dessous, quelques grains de raisins s'entremêlent à de la blonde.

L'autre toilette se compose d'une robe de popeline d'Irlande ornée sur les deux côtés de la jupe d'une quille formée par des velours d'un centimètre et demi de largeur ; chaque losange est retenu par un bouton à *flot* ; cette garniture se continue sur le devant et sur le dos du corsage en forme de bretelle, se terminant par derrière sous un nœud en large velours, dont les bouts flottent sur la jupe ; c'est jeune et gracieux. — Le devant du corsage est fermé par des boutons en ébène dans lesquels se trouvent des incrustations de

cailloux du Rhin. Ce genre de bijoux, que les exposants irlandais ont apporté à Paris sous toutes les formes, obtient un très-grand succès. Ce sont des bracelets, des épingles de cheveux et de châles, des broches ; cela est, du reste, très-original, sied très-bien, et rentre dans la manie du jour : le mélange du blanc et du noir. — Les manches de notre robe sont aussi ornées, comme la jupe, de losanges de velours. — Le col et les manches sont en mousseline brodée. Quant au talma, nous n'en reparlons plus. — Le chapeau, qui complète cette toilette, est en crêpe recouvert d'un semé de pois paille ; de chaque côté du chapeau, sont des touffes d'épis de blé mûr ; en dessous de la passe des roses de haies s'entremêlent à de la blonde.

PLANCHE DE LINGERIE.

1, Fichu-bretelles en mousseline brodée et entre-deux de valencienne ; nœuds de ruban sur les épaules et au bas de la taille.

2, Berthe de dentelle, ornée de ruches et de nœuds de ruban.

3, Fichu, croisant devant et derrière ; les bouillonnés de mousseline sont interrompus de distance en distance par des carrés de velours ; les nœuds d'épaule et du bas de la taille sont en taffetas.

4, Guimpe pour les robes ouvertes, composées de dentelles recoquillées et de nœuds papillons en velours.

5, Canezou en mousseline brodée, ornée de garnitures brodées et d'entre-deux de valencienne ; sur les bouillonnées de mousseline se trouvent des nœuds de ruban étroit.

6, Canezou de tulle noir, orné de dentelles noires, ayant pour tête un ruban de gaze dentelé ; des nœuds de ce même ruban ferment le devant.

7 et 8, Canezou de tulle noir, orné de dentelles et de petits velours noirs.

9, Mantelet-bretelle en tulle ; ruches en ruban de gaze.

— C'est fini ?

— N'est-ce pas assez, ma chère ?

— Oh ! ce n'est pas cela, mais j'attendais la fin de tes explications pour produire une surprise que je te ménageais ; regarde. Et Florence me remit un dessin de tapisserie que je suis aussi heureuse de t'offrir en son nom, ma bien chère amie, qu'elle a éprouvé du plaisir à le composer pour toi. Ce bouquet d'hortensia aux teintes si bien variées, te permettra de faire un charmant écusson où reposeront mollement les pieds de ta bonne mère, pendant les jours d'hiver qui, hélas ! s'avance à grands pas. Mais ne nous plaignons pas, Dieu fait bien ce qu'il fait, et ce n'est pas sans dessein qu'il mélange notre vie de joies et de peines, de beaux et de mauvais jours. Trop de bonheur en ce monde nous ferait oublier le ciel, et l'aspect d'une nature toujours riche, toujours luxuriante, pourrait éloigner de notre cœur la pensée des familles malheureuses qui mettent forcément en pratique la maxime de notre rébus : Qui veut vivre sain dine *peu* et mange *moins*. Adieu, aime-nous comme nous t'aimons, c'est-à-dire de tout notre cœur, et maintenant et toujours

Toute à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

29 SEPTEMBRE 1364. — BATAILLE D'AURAY.

Jean III, duc de Bretagne, était arrivé à la veillesse sans avoir d'héritier direct ; il désigna pour lui succéder sa nièce, Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois. Après la mort du duc, elle entra en possession de cet héritage ; mais Jean de Montfort, son oncle, frère cadet de Jean III, le lui contesta. Philippe VI de Valois, roi de France, soutint les droits de Jeanne et de Charles de Blois ; Montfort appela à son aide Édouard III d'Angleterre. Une guerre sanglante, une guerre de vingt-quatre ans s'engagea entre les rivaux ; la Bretagne devint un champ de bataille, et l'on ne saurait compter les combats, les sièges, les assauts livrés depuis les frontières de l'Anjou jusqu'au dernier cap du Morbihan.

Quand Jean de Montfort mourut, sa veuve, Jeanne de Flandre, lui succéda et soutint son parti avec une

audace virile. Elle avait pour elle l'or et les soldats de l'Angleterre ; Charles de Blois avait son droit, ses vertus, qui le rendaient cher au peuple, l'assentiment de presque tous les barons de Bretagne, et enfin l'épée de Du Guesclin. Après une lutte de vingt-quatre années, les deux armées se rencontrèrent dans les champs d'Auray, près de Vannes. Chandos commandait l'armée anglaise pour le jeune Montfort ; Charles de Blois et Du Guesclin commandaient les Bretons. La victoire se décida en faveur des Anglais : Charles fut tué, le connétable fait prisonnier, et la noblesse bretonne décimée. Montfort régna sur le duché, mais Charles de Blois fut invoqué comme un saint par le peuple, qui avait gardé mémoire de sa piété, de son courage et de sa charité inépuisable.

MOSAÏQUE.

Que celui qui aime sa vie et qui veut voir des jours heureux ne laisse point aller sa langue à la médisance, et que ses lèvres ne prononcent pas de paroles trompeuses.

Épître de saint Pierre.

Quand on n'a pas souffert, on a bien peu réfléchi.

M^{me} DE STAEL.

Le coup de massue du sort caractérise l'homme et fixe sa valeur, comme le coup de balancier marque la monnaie.

VAUVENARGUES.

Ceux qui cherchent le repos en ce monde n'y trouvent que le regret d'avoir perdu leur temps.

SÈNEQUE.

RÉBUS.

